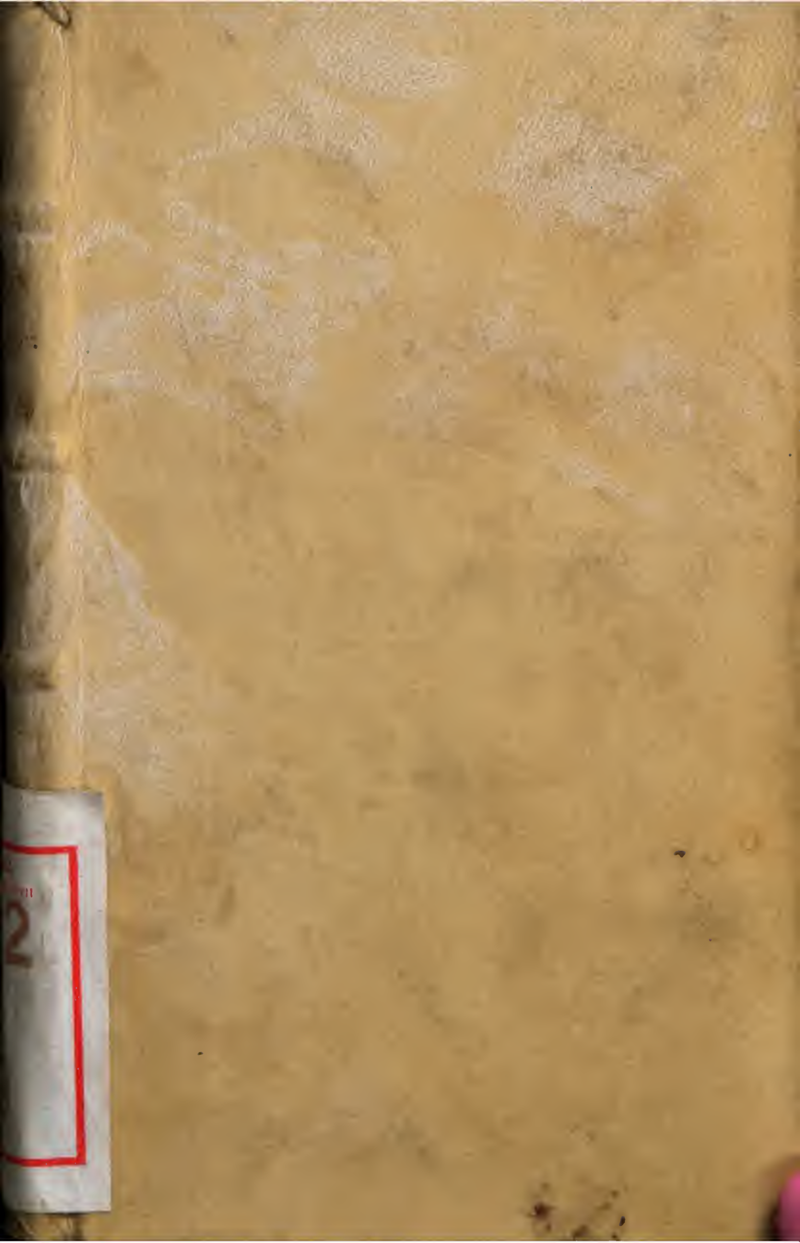
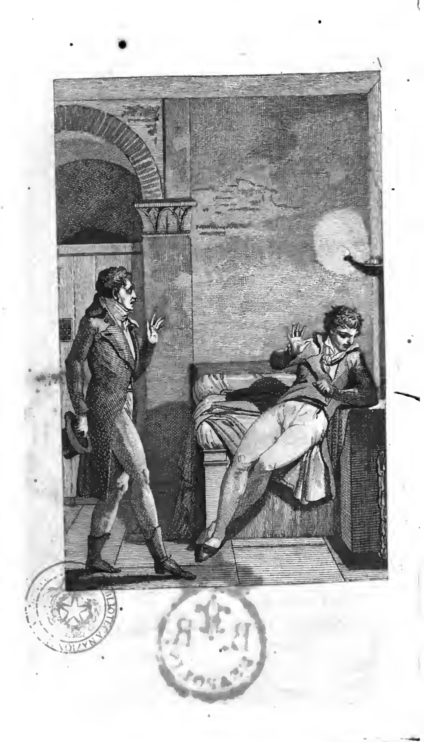


VOYAGES

DE

PLUSIEURS ÉMIGRÉS.

TOME PRÊMIER.



VOYAGES

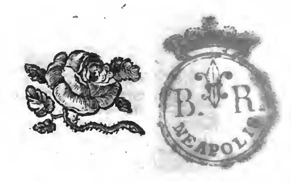
DE

PLUSIEURS ÉMIGRÉS,

ET LEUR RETOUR

EN FRANCE.

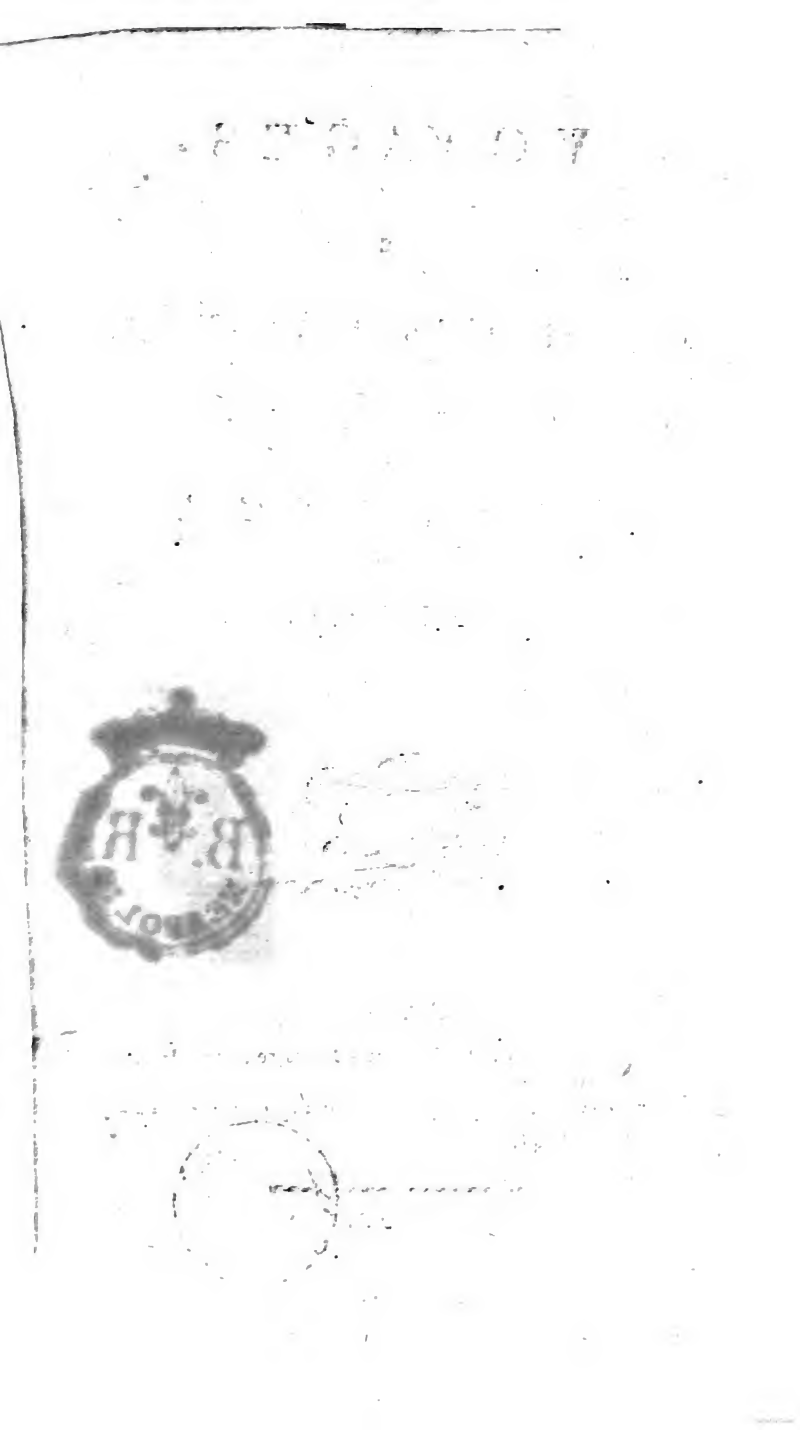
Ornés de Gravures.



A PARIS,

Chez { BUISSON, Imprimeur - Libraire, rue Haute-feuille, N°. 20;
GÉRARD, libraire, rue Saint-André-des-Arts, N° 44.

1802.



VOYAGES
DE PLUSIEURS ÉMIGRÉS,
ET LEUR RETOUR
EN FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

La marquise de Fontanelle à son ami.

Après une si longue absence, il m'est bien doux de retrouver un ami sincère, et dont la tendre sollicitude a veillé constamment sur les débris d'une fortune autrefois si brillante. Mais les regrets sur le passé ne sont utiles qu'autant qu'ils nous donnent des moyens pour éviter les piéges que les envieux tendent sous les pas

de ceux qui annoncent une tranquillité toujours compagne du bonheur.

C'est à vous, mon ami, que je dois ce calme de l'ame, et j'ose dire, cette force d'esprit qui m'a fait supporter avec courage les adversités dont ma vie a eté remplie.

Jetée dans le tourbillon de ce qu'on appelle mal-à-propos la bonne compagnie, dans un âge où les passions se succédant l'une à l'autre, viennent à l'envi nous maîtriser; douée d'une figure que nos merveilleux appelaient *céleste*, il n'a rien moins fallu qu'un ami aussi vertueux pour m'arracher aux vices qui m'entraînaient, et qui, pour assurer leur triomphe, se couronnaient de fleurs.

Les méchans! ils étaient assez pervertis pour ne pas croire à l'attachement pur de deux êtres d'un sexe différent! Combien de fois ne leur ai-je pas entendu tirer des conséquences criminelles de nos promenades soli-

taires! S'ils avaient écouté les sages conseils que votre amitié me donnait, ils eussent rendu hommage au sentiment délicat qui nous unissait! Mais non, non, le vice aime à flétrir la vertu, et les grands coupables voudraient avoir l'univers pour complice.

Vous me demandez des nouvelles de *ma Zilia* : mon étonnement est à son comble. Quoi! vous aussi? Je vois bien que la calomnie a lancé ses traits jusques dans le cœur de mon ami; il est de mon devoir de le désabuser, et de lui prouver que j'ai toujours été digne de son estime.

Écoutez, et jugez-moi.

Vous n'ignorez pas, que mariée à vingt ans à un homme qu'il m'était impossible de chérir, et dont l'indifférence justifiait la mienne, j'eus besoin, en entrant dans le monde, de cette fierté que mes ennemis appelèrent orgueil, pour me mettre au-dessus des humiliations dont l'époux

que ma famille m'avait choisi ne cessait de m'abreuver.

Ma présence était un obstacle aux désordres immodérés auxquels il était livré. Vos sages conseils, fidèlement suivis, me mettant à l'abri de tout soupçon, je le forçai à rougir de sa conduite. Dès-lors je devins l'objet de sa haine; il ne pouvait me pardonner d'éviter avec soin les piéges qu'il avait la bassesse de me faire tendre par ses compagnons de débauche : une seule imprudence de ma part lui eût fourni les moyens de m'accuser; c'était le plus ardent de ses desirs.

Voyant toujours échouer ses projets, il prit la résolution de me conduire dans une terre éloignée de la capitale, où il me relégua. Il eut grand soin de m'y peindre sous des couleurs défavorables. Mes domestiques furent congédiés; il m'entoura de gens qui lui étaient dévoués. Le premier plaisir que j'éprouvai, après

un mois de résidence, fut d'apprendre son départ.

Vous voyagiez alors ; je n'avais pas même la consolation de pouvoir vous confier mes peines.

L'endroit que j'habitais était une terre que j'avais apportée en dot : par les dispositions de mon contrat de mariage, j'en avais la libre jouissance.

Il me fut facile, en parcourant mon habitation, de me convaincre que j'étais destinée à y passer un long tems. Mes instrumens, ma bibliothèque, toute ma garde-robe m'y avaient suivi. Je trouvai dans le coffre de mes diamans, cinq cents louis avec ce billet :

« Cette somme doit vous suffire
» pour les trois années que nous pas-
» serons sans nous voir : votre parci-
» monie, que vous décorez du beau
» nom d'ordre, vous la fera considé-
» rer comme plus que suffisante. Votre

» contrat de mariage vous assigne
» les revenus de la terre que vous ha-
» bitez ; c'est tout ce qu'il vous faut.
» Rendez grâce à ma bonté de ce que
» j'en agis avec autant de modéra-
» tion ! ! ! »

Jugez ma position ; éloignée de mes parens, de mes amis, entourée d'étrangers à qui je n'avais encore osé donner aucuns ordres, dans la crainte qu'ils refusassent de les exécuter !

Je fus plus d'une heure anéantie ; enfin je repris courage. J'appelai une des filles destinées à me servir ; je lui enjoignis de faire venir les domestiques : je leur assignai à tous l'emploi que je voulais qu'ils exerçassent auprès de moi, et les congédiai en leur recommandant d'exécuter ponctuellement mes ordres.

La fermeté avec laquelle je leur commandai, leur inspira une sorte de crainte dont je sus profiter.

Dès le lendemain je fis venir les

fermiers, et leur dis qu'ils n'avaient de compte à rendre qu'à moi; que s'ils me servaient fidèlement, ils trouveraient une amie plutôt qu'une maîtresse, mais qu'ils fissent bien attention que, forcée par les circonstances, de me défier de tout ce qui m'entourait, ce ne serait qu'après un examen rigoureux que je leur accorderais ma confiance.

J'écrivis à ma mère, pour lui faire part de ma nouvelle habitation, et de l'ignorance dans laquelle j'étais du motif qui avait déterminé mon époux à me traiter avec autant de barbarie; je me plaignis amèrement du renvoi de mes anciens domestiques, sur-tout de celle qui avait soigné mon enfance. Je conjurai ma mère d'employer son autorité pour me faire rendre ma bonne, n'ayant aucun espoir de trouver, dans le désert où l'on m'avait reléguée, un être avec lequel je pusse converser.

Peu de jours après, je reçus une lettre de ma mère, remplie de tendresse : elle me surprit, d'autant plus que c'était la première fois de ma vie qu'elle me donnait des témoignages d'amitié. Je connaissais peu ma mère : elle m'avait vue rarement. Jusqu'à l'âge où l'on me mit au couvent, j'étais restée auprès de ma grand'mère paternelle, qui (croyant voir en moi les traits et le caractère de mon père qu'elle avait tendrement chéri), me comblait de bontés, qui ne m'avaient pas même laissé le desir de connaître ma mère.

La terre que j'habitais était un de ses dons ; elle y avait terminé sa carrière, peu de tems avant mon fatal mariage. Je n'avais pas même la consolation d'aller répandre des larmes sur son tombeau, elle avait desiré qu'on réunît ses cendres à celle de son fils.

Le printems commençait à faire

sentir sa douce influence. Je passais les jours entiers à la promenade, quelquefois j'emportais un livre; mais sans cesse accablée par des réflexions déchirantes, comparant mon sort à celui des jeunes folles que j'avais vues dans la société, je m'écriai plus d'une fois : O vertu! tu n'es qu'un vain nom! le désordre et la licence sont recherchés, et ceux qui veulent suivre ton sentier sont abandonnés et méprisés!

La fatale destinée qui me poursuivait, me fit trouver dans un des pavillons du château, la bibliothèque de mon grand père : vous savez qu'il avait été magistrat du parlement de Rouen.

Je feuilletai quelques livres. Un des premiers qui me tomba sous la main, traitait des séparations : il fixa toute mon attention. Je le dévorai, et crus voir dans la conduite de mon époux, beaucoup plus de moyens qu'il n'en fallait pour me soustaire au pouvoir

d'un homme qui n'en usait que pour me persécuter.

Poithiers (car c'était lui), fut dès-lors mon livre de prédilection; j'écrivis à un avocat célèbre, qui avait une terre dans mon voisinage, et l'engageai à venir me voir dans les vacances de Pâques.

Le nom de mon grand père était encore en vénération parmi les jurisconsultes. Celui à qui je m'adressai, avait commencé sa brillante carrière sous les yeux de M. de Lacourie. Sa petite fille, réclamant son appui, échauffa l'imagination de ce vieillard, qui prit ma défense avec feu, aussitôt que je lui eûs fait part de mes griefs.

Mes chagrins étaient diminués de moitié, depuis que j'avais quelqu'un à qui les confier; et je ne me crus plus malheureuse, quand peu de tems après, je vis entrer ma bonne dans mon appartement: je la pressai ten-

drement dans mes bras, et lui promis de ne me séparer d'elle qu'à la mort.

Elle me remit deux lettres, une de ma mère, et l'autre de mon époux. La première me fesait de tendres reproches de la résolution où j'étais de demander ma séparation; me citait plusieurs femmes, qui, comme moi, n'ayant écouté que leur ressentiment, avaient perdu toute la considération dont elles jouissaient avant une démarche aussi hasardeuse: elle finissait par me dire que, si je persistais dans mon projet, il ne fallait pas que je comptasse sur son appui, ses principes ne lui permettant pas d'approuver une conduite pareille.

Celle de mon époux était d'un stile bien différent. Il n'aurait jamais cru, disait-il, qu'une mesure que la prudence avait impérieusement commandée, le mît dans le cas d'éprouver de ma part une demande en séparation; qu'au surplus, si la retraite

après laquelle je soupirais si fort quand j'étais à Paris, m'était devenue insupportable, j'étais libre de venir habiter mon hôtel ; mais que mon caractère hautain et peu sociable ne lui laissant pas l'espoir de mener une vie douce et telle qu'il se l'était promise, il me déclarait formellement que la veille de mon arrivée à Paris, il partirait pour voyager, ainsi qu'il le projetait depuis long-tems.

J'étais trop occupée du plaisir de revoir celle qui m'avait prodigué ses soins depuis le jour de ma naissance, pour faire une bien grande attention aux lettres qu'elle m'apportait. Je l'accablai de questions : elle m'apprit que mon époux, aussitôt qu'il fut de retour à Paris, avait renvoyé tous les domestiques qui le servaient, pour en prendre d'autres qui lui avaient été donnés par le chevalier d'Orival ; que mon appartement était occupé par la belle-sœur de ce chevalier,

qu'elle commandait en souveraine dans ma maison, et que l'on ne parlait de moi qu'en termes injurieux; qu'il s'était élevé une très-grande dispute entre M. de Fontanelle et M. d'Agin, qui avait voulu imposer silence à la femme qui me remplaçait avec tant d'arrogance; que mon époux et M. d'Agin s'étaient battus, et que madame d'Orival avait répandu dans le monde, que M. de Fontanelle ne m'avait forcé d'aller habiter ma terre qu'afin d'éviter que son déshonneur ne fût public, ma conduite étant si reprochable, et l'insolence de mon amant si forte, que M. de Fontanelle s'était vu obligé d'en faire cesser le scandale.

Cette calomnie, continua ma bonne, a été débitée et accréditée par tous les amis de M. Fontanelle; M. d'Agin l'ayant blessé, a été obligé de s'absenter de Paris, et depuis vontre départ, on ignore absolument ce qu'il est

devenu. Ce départ, qui a suivi de près le vôtre, a inspiré des soupçons même à ceux qui étaient les plus disposés à prendre votre parti.

Madame votre mère a été la seule qui ne s'est pas laissée abuser. Elle s'est présentée vingt fois à l'hôtel, sans pouvoir parler à monsieur; enfin, il y a environ quinze jours, elle est entrée malgré le suisse; a traversé tous les appartemens sans souffrir qu'on l'annonçât; a pénétré jusques dans votre cabinet, où elle a trouvé votre époux aux pieds de Mme d'Orival. Son air fier leur en a imposé; elle a dédaigné de répondre à madame d'Orival; n'a pas pas même voulu accepter le fauteuil qu'elle lui présentait, et les a forcés (pendant une heure qu'elle a accablé de reproches M. de Fontanelle) de rester debout à l'écouter; elle les a quittés, en leur disant qu'elle n'aurait jamais imaginé qu'on pût faire succéder, dans le même lieu, une Laïs effrénée à une femme honnête.

Elle rentra furieuse chez elle, où je l'attendais : elle fit part à madame Adénamard de tout ce que je viens de vous dire ; elle m'ordonna de me préparer à venir vous rejoindre, et d'aller prévenir M. de Fontanelle de l'ordre qu'elle m'avait intimé. J'ai exécuté ses volontés ; mais je n'ai pu voir monsieur votre époux qu'à la porte de l'hôtel, madame d'Orival l'excédant au point qu'aucuns de ceux qu'elle peut soupçonner qui lui parleront de vous, sont bannis de sa présence.

M. de Fontanelle m'a fait remettre la lettre que je vous ai apportée, sans me faire dire s'il approuvait que je vinsse vous rejoindre.

Les calomnies qu'on répandait sur mon compte, m'affectaient peu ; mais le plaisir d'humilier madame d'Orival, par mon retour, me fit former sur-le-champ le projet d'écrire à M. de Fontanelle, qu'il était le maître

de faire les préparatifs de son voyage, mon intention étant de me rendre à Paris sous peu de jours.

Dès le lendemain je partis, seulement accompagnée de ma bonne. Je passai par Rouen, pour faire part à mon conseil et des lettres que j'avais reçues, et de la résolution que j'avais prise de me rendre à Paris : il n'approuva pas ma démarche, et trouva même qu'il était au-dessous de moi de me compromettre. Je ne déférai point à son avis ; et après avoir séjourné quelques jours à Rouen, pour donner à M. de Fontanelle le tems de faire déménager madame d'Orival, je me mis en route.

Je ne fus pas long-tems sans me repentir de n'avoir pas écouté mon avocat. Arrivé à la porte de mon hôtel, le suisse refusa obstinément de me laisser entrer ; le domestique que j'avais pris à Rouen, sachant que c'était chez moi qu'on ne voulait pas que

j'entrasse, se crut obligé de gourmander le suisse qui, peu endurant, le prit par les épaules, et le jeta de l'autre côté de la rue : cela fit arrêter quelques oisifs. Le postillon prit le parti de mon domestique ; la querelle s'échauffa ; ils en vinrent aux coups : j'avais beau interposer mon autorité pour ramener la paix, ma voix, affaiblie par la crainte, ne pouvait se faire entendre au milieu de ce tumulte. Une fruitière, voisine de l'hôtel, et fort courroucée qu'on maltraitât ainsi le suisse de *monsieur le marquis*, fut chercher la garde, qui, n'entendant pas plus raison que l'assemblée, donna tort à tout le monde, et nous mena chez le commissaire.

Nous entrâmes dans une espèce d'antichambre, où nous attendîmes plus d'une heure. J'étais abîmée dans mes réflexions, et fortement humiliée de me trouver chez un officier public, en compromis avec mes gens : je

n'osais lever les yeux : heureusement le suisse fit dire au commissaire que son maître avait besoin de lui, et qu'il le priait de l'expédier, sans cela je crois que nous eussions encore attendu long-tems.

On nous introduisit chez le commissaire, qui me traita très-cavalièrement. Il interrogea mon suisse avant moi, entendit les témoins; après quoi, me demanda ce que j'avais à répondre pour ma justification. Il faudrait un pinceau meilleur que le mien, pour vous rendre l'étonnement, mêlé de considération, qu'éprouvèrent le commissaire, le suisse et les témoins, lorsque je déclinai mon nom. Mr. le commissaire se leva précipitamment de son fauteuil pour me l'offrir, congédia la garde et les témoins, et se confondit en pardon, me priant d'ordonner ce que je voulais qu'il fît. Rien, monsieur, lui répondis-je avec fierté; je ne desire que

la liberté de sortir à l'instant de chez vous. Il me présenta la main, avec beaucoup de confusion; je descendis l'escalier, sans proférer une parole. Je remontai en voiture, et me fit conduire chez ma mère, qui, par malheur, était absente, néanmoins on m'ouvrit les appartemens.

Seule avec ma bonne, je donnai un libre cours à mes larmes; je jurai de ne jamais pardonner à M. de Fontanelle, et de suivre avec vigueur ma séparation.

Mon aventure avait couru toute la ville; les amies de ma mère apprenant que j'étais chez elle, vinrent me visiter : toutes applaudirent à ma résolution, et ne firent, par le récit des débauches de mon mari, qu'enflammer mon imagination.

Sur le soir, M. de Fontanelle eut l'impudence de m'envoyer son valet de chambre s'informer de ma santé, et savoir l'heure à laquelle il pourrait

me voir. J'étais transportée de colère: mon premier mouvement fut de lui défendre de se présenter devant moi; le second, le desir de l'accabler de reproches. Je fis entrer le valet de chambre, et lui ordonnai de dire à son maître, que les fatigues et le chagrin que j'avais éprouvés, exigeaient que je prisse un peu de repos; et que je lui ferais savoir le lendemain l'heure à laquelle je voudrais le recevoir.

Apparemment que ma réponse l'encouragea à brusquer une entrevue; il ne se dissimulait pas que le tort de son suisse ne pouvait être attribué qu'à lui; il craignait le ressentiment de ma mère, et voulait faire ensorte de m'appaiser avant que je l'eusse pu entretenir.

A peine le valet de chambre était-il retiré, qu'on m'annonça Mme. d'Agin, la mère de celui que la calomnie m'avait donné pour amant. Cela avait si peu fait d'impression sur mon esprit,

qu'il ne me vint pas même à l'idée que M. de Fontanelle pourrait s'offenser de cette visite. Après les complimens de condoléance sur mon aventure, elle me plaignit d'être sous la dépendance d'un homme aussi violent. Je vous félicite, me dit-elle, de la résolution où vous êtes de vous soustraire à une autorité aussi barbare. Comme elle prononçait ce dernier mot, la porte de mon appartement s'ouvrit, et mon époux se trouva au milieu de nous deux : mon embarras, et la confusion de madame d'Agin, qui craignait que M. de Fontanelle n'eût entendu sa dernière phrase, lui donna le tems de se remettre. Habile à profiter des circonstances, il me plaisanta avec amertume sur mon tête-à-tête avec la mère de celui qui avait attenté à ses jours; néanmoins, ajouta-t-il, je viens ici pour pardonner, et non pour me rappeler les injures que j'ai reçues.

Pendant qu'il parlait, mon sang

bouillonnait dans mes veines; mon orgueil était humilié de m'entendre offrir un pardon, moi qui étais l'offensée. Je ne lui répondis que par un regard méprisant; et je résolus à l'instant de ne pas tenir d'autre langage.

Il s'arrêta un moment, fixa madame d'Agin de manière à lui faire entendre que sa présence l'importunait. Elle le comprit, et se leva pour nous quitter. Je me précipitai dans ses bras, en la conjurant de ne pas m'abandonner à la fureur d'un homme qui avait enfreint toutes les règles de l'honneur : ma mère est absente, lui dis-je, servez-moi d'appui, et remplacez-la.

Madame d'Agin me répondit avec beaucoup de douceur : rassurez-vous, ma chère enfant, vous n'aurez point envain réclamé mon secours; je vous donne ma parole de ne vous quitter que lorsque je vous aurai remise entre les mains de madame votre mère.

Cette promesse enflamma de colère

M. de Fontanelle ; il voulut intimer l'ordre à madame d'Agin de sortir à l'instant : elle lui répondit que l'insulte que j'avais reçue dans ma propre maison, m'ayant forcée de chercher un asile où le vice n'avait jamais eu d'accès, elle était plus étonnée de l'y voir, que de l'entendre donner des ordres dans cette maison où sa conduite ne devait plus lui en laisser espérer l'entrée; c'est au contraire moi, monsieur, qui, au nom de la mère de madame, vous enjoins de vous retirer à l'instant; n'aggravez point vos torts par un refus dont vous pourriez vous repentir.

Il se retira, après avoir juré de mettre au grand jour les motifs qui l'avaient déterminé à me reléguer dans ma terre, n'ayant pas voulu alors, ajouta-t-il, déshonorer ma famille par le récit de mes égaremens.

J'étais courroucée, mais je n'étais point offensée : la pureté de ma conscience ne me laissant seulement pas

la crainte qu'on pût me soupçonner. Sans autre réflexion, je priai madame d'Agin de permettre que je me retirasse avec elle à sa campagne, en attendant le retour de ma mère. Mais hélas ! je ne devais plus la revoir ; et la seule chose qui pût encore retenir M. de Fontanelle, me fut ravie pour toujours.

CHAPITRE II.

Mort prématurée. — Dangers éminens. — Résolution hardie. — Vice dévoilé.

Les ames douées par la nature d'une certaine force, devraient se prémunir contre ce qu'on appelle des pressentimens ; je conviens de cette réflexion sage, mais j'avoue, à la honte de ma faiblesse, que je n'ai jamais pu me défendre contre des idées noires occasionnées, ou par une insomnie, ou par une contrariété soutenue ; j'ai toujours eu la sottise de les regarder comme les avants-coureurs de plus

grands maux ; et je dois aussi le dire, l'événement a souvent réalisé mes craintes. Les menaces de M. de Fontanelle m'affectaient peu, mais un certain je ne sais quoi m'avertissait que j'avais donné prise sur moi. Comment et de quelle manière ? je ne pouvais le concevoir; enfin je n'avais pas ce contentement intérieur qui ne quitte jamais les gens sans aucun reproche.

Je partis avec ce chagrin interne, que j'attribuai au désagrément de la veille.

Arrivé chez madame d'Agin, la fièvre me prit. Accoutumée à une vie paisible et régulière, les événemens qui étaient venus troubler la paix dont je jouissais, avaient allumé mon sang. Quoique d'une forte constitution, en moins de deux jours je fus à la mort : madame d'Agin en prévint ma mère, et M. de Fontanelle; hélas! madame de Lacourie, joignant à une

maladie de langueur, la crainte de voir périr sa fille unique, encore dans son printems, éprouva une si grande révolution, qu'elle paya le tribut à la nature, avant d'avoir eu la consolation d'apprendre que j'étais hors de danger. M. Fontanelle eut la malhonnêteté de renvoyer la lettre de madame d'Agin sans la décacheter; il n'apprit ma maladie qu'avec la nouvelle de la mort de ma mère.

Madame de Lacourie laissant une grande fortune, mais n'ayant point eu d'enfant mâle, toutes les terres qu'elle avait apportées en dot, retournaient à un neveu que ma mère n'avait jamais voulu voir; le regardant comme un étranger qui s'emparait du bien de ses ancêtres, au détriment de sa propre fille: par malheur, ce neveu se trouvait lié avec mon époux.

Madame de Lacourie, depuis la mort de mon père, avait, pour ainsi

dire, vécu dans la retraite, et avait économisé la majeure partie de ses revenus : on trouva à sa mort une somme considérable. Mon cousin avait fait apposer les scellés, et promis à M. de Fontanelle de presser l'inventaire, afin de le mettre promptement en jouissance de la riche succession qui m'était échue.

La prévoyance de ma mère mit une entrave à leurs projets. Sentant ses derniers momens arriver, et ayant appris par son amie, mes nouveaux malheurs, elle avait fait un testament par lequel elle m'instituait sa légataire universelle, voulant que j'eusse l'entière jouissance des revenus et des sommes qu'elle me léguait, sans avoir besoin de l'autorisation de mon époux; elle instituait l'avocat, que j'avais choisi pour me défendre, son exécuteur testamentaire, le suppliant, si le ciel conservait mes jours, de me servir de protecteur; et, dans et cas,

ajoutait-elle, où les chagrins de ma fille la rejoindraient aux auteurs de ses jours, tous les dons que je lui fais seront remis au vicomte d'Agin, le fils de ma meilleure amie, et qui a donné asile à madame de Fontanelle, quand ses protecteurs l'ont rejetée.

J'ignorais la perte que je venais de faire, le mauvais état de ma santé n'ayant pas permis qu'on m'en instruisît; on évitait même, devant moi, de parler de ma mère : cette réserve augmentait mes chagrins. Je craignais que madame de Lacourie, qui n'avait répondu à aucune de mes lettres, n'eût improuvé ma conduite : ma bonne, que je hasardai d'interroger, ne me répondit que par des larmes. Mes craintes redoublèrent; je voulus savoir la vérité, telle affreuse qu'elle pût être : avec beaucoup de ménagement on m'annonça mon nouveau malheur. Mon imagination active à s'enflammer, envisagea sur-le-champ

la carrière pénible que j'avais à parcourir : à vingt ans, m'écriai-je, sans appui, et dans les chaînes d'un barbare !

L'usage avait forcé M. de Fontanelle d'accompagner Mme de Lacourie jusqu'au tombeau de ses pères. Son orgueil lui avait conseillé de lui faire de superbes obsèques. Son retour à Paris l'embarrassait fort : comment oserait-il s'emparer de ma fortune, et me laisser, avec un modique revenu, dans le fond d'une province ? Ses affairesé taient extrêmement dérangées; il avait besoin de se réunir avec moi pour appaiser ses créanciers, rétablir les pertes énormes qu'il avait récemment faites au jeu, et payer une terre achetée au nom de madame d'Orival.

Il fit un voyage à Rouen, pour visiter mon avocat; lui montra tant de repentir, que ce respectable homme crut faire mon bonheur, en promet-

tant de me réunir avec lui. Il ne voulut pas retarder d'un moment ce qu'il appelait un nouveau mariage. Il quitta ses affaires, et vint me rejoindre chez madame d'Agin : M. de Fontanelle s'excusa de ne point l'accompagner, afin, disait-il, de me donner le tems de me laisser persuader par son éloquence.

Madame d'Agin, à qui mon avocat fit part de son projet, s'opposa à ce qu'il m'en fît seulement la proposition. Elle lui rendit compte des calomnies que M. de Fontanelle répandait sur moi; de la résidence de madame d'Orival dans ma propre maison; résidence qu'elle ne paraissait pas devoir quitter, même depuis la demande que mon époux lui avait faite pour notre réunion.

Le conseil respectable, que je devois au hasard, était recommandable par des mœurs très-sévères. Ausssitôt qu'il eut appris les griefs que mon époux feignait d'avoir contre moi, il

désapprouva mon séjour chez madame d'Agin, et exigea que je retournasse dans l'hôtel de ma mère. Madame de Lacourie, me dit-il, m'a recommandé de veiller à votre bonheur ; j'ai juré, en acceptant la mission qu'elle m'a confiée, de vous garantir de tous les maux qui peuvent résulter de votre inexpérience : je serai inflexible sur les démarches qui donneraient la moindre atteinte à votre réputation. L'article du testament de madame Lacourie, qui, à votre défaut, institue M. d'Agin pour son héritier, prêterait à la calomnie, ternirait sa mémoire, et vous convaincrait, pour ainsi dire, d'avoir les torts que votre époux vous donne pour excuser ses propres désordres.

L'idée d'habiter la même ville que M. de Fontanelle, la crainte de le rencontrer, me firent frissonner. Je conjurai mon avocat de permettre que je retournasse en province :

quoique bien jeune encore, lui dis-je, je suis vieille par les malheurs ; la retraite est tout ce qui convient à ma position. Je vous avoue aussi que j'ai quelque répugnance à revoir la terre que M. de Fontanelle m'avait assignée pour prison ; je me décide pour celle où ma mère a terminé sa carrière : les souvenirs mélancoliques que j'y puiserai, conviennent aux chagrins auxquels mon ame est en proie : deux raisons m'y déterminent ; je pourrai visiter les tombeaux de mon père et de ma mère ; j'arroserai de larmes celui de ma respectable grand-mère ; et la proximité de cette terre, à la ville de Rouen, me fait espérer que vous voudrez bien quelquefois me donner les avis et les consolations de l'amitié.

Il fut arrêté que je partirais dès le lendemain, et que mon avocat dirait à M. de Fontanelle que ma santé exigeait que je me retirasse à la cam-

pagne; que, d'ailleurs, le public étant accoutumé à nous voir vivre séparés, je ne voulais pas lui donner les motifs de causer sur notre réunion; qu'on accuserait peut-être ma mère d'avoir contribué à notre séparation, puisqu'à peine était-elle descendue dans le tombeau, je consentais à rentrer avec mon époux, et que le respect que je portais à sa mémoire, ne me permettrait jamais une action qui pût prêter à la moindre accusation contre elle. Madame de Fontanelle consent, continua mon avocat, à vous abandonner une partie des sommes qui lui sont léguées par Mme de Lacourie; elle n'exige, pour cette générosité, que votre consentement à une séparation volontaire. Je crois, monsieur, que votre intérêt personnel vous commande impérativement d'accepter ses offres.

M. de Fontanelle eut beaucoup de peine à réprimer la joie qu'il ressen-

tait, et de ma générosité et de mon refus, lorsque mon avocat lui eut fait part de ma résolution. Il rejeta le refus il le rejeta sur Mme d'Agin, qui craignait, disait-il, que mes sentimens pour sa famille ne vinssent à se refroidir, quand je n'aurais plus autant d'occasion de la voir. M. Danerlam (mon avocat) réprima fortement ce discours. Ce n'est point à moi, lui dit-il, que vous ferez croire de pareilles calomnies; vous vous imaginez peut-être en imposer au public en donnant des torts à votre épouse; désabusez-vous, monsieur, c'est un juge sévère, mais juste que le public; et quand il verra votre conduite, et connaîtra vos désordres, vous ne jouerez plus à ses yeux que le rôle d'un vil calomniateur: au surplus, n'ayant pu engager madame de Fontanelle a oublier le passé, je me suis chargé de vous faire ses offres; acceptées ou refusées, ma mission

se borne à recevoir votre réponse.

M. de Fontanelle n'usa pas même de la politique que sa position exigeait : il convint que ses affaires étaient extrêmement dérangées, et qu'il lui fallait une somme de 200,000 livres pour remplir tous ses engagemens ; que si je voulais la donner, il signerait à l'instant le pouvoir à l'effet de parvenir à notre séparation.

M. Danerlam le jugea sur-le-champ : il ne lui fallut que le temps de réfléchir que je n'achetais pas trop cher le bonheur de ne plus vivre avec un pareil homme, pour lui faire donner sa parole que je compterais les deux cent mille livres. Il reçut en échange le consentement pour la séparation.

Ma fortune était considérablement augmentée : je me trouvais à la tête de plus de 50,000 écus de revenus. Je gardai tous les domestiques qui avaient appartenu à ma mère ; ils étaient restés à Lacourie. Je partis de

Paris, seulement accompagnée de ma bonne et d'un seul domestique.

M. Danerlam, en me prévenant des calomnies de M. de Fontanelle, m'avait démontré combien la prudence exigeait que je m'abstinsse éternellemeut de voir M. d'Agin, tel attachement que je portasse à sa mère. Mon cœur étant pur, il ne me fut pas difficile d'en faire la promesse; mais le destin qui dérange toutes les combinaisons, me le fit rencontrer presqu'au même instant où je venais de jurer de l'éviter. Ma santé étant encore faible, et l'automne dans lequel nous venions d'entrer étant très-froid, mon médecin m'ordonna que je ne me misse en route qu'après que le soleil aurait pompé les brouillards du matin, et que je la terminasse à son déclin : je fesais donc de très-petites journées. M. Danerlam étant resté à Paris, je résolus de laisser Rouen de côté, et d'aller en droiture à Lacourie.

A la dernière journée, il survint tout-à-coup un ouragan si considérable, que le postillon m'engagea à arrêter au premier endroit: mon domestique ne pouvait plus se tenir à cheval; les vents se combattaient avec tant d'impétuosité, que ma voiture en était ballottée: En entrant dans le bois, nous fûmes pour un moment à l'abri du vent; mais la pluie tomba en si grande abondance, que le postillon ne pouvait plus suivre la route; certainement un nuage se crevait sur nous, car de ma vie je n'ai vu pleuvoir de cette force. Nous cheminions au hasard; enfin nous apperçûmes sur la gauche de la route une maison ayant une certaine apparence: le postillon dirigea ses chevaux dans l'allée d'ormes qui y conduisait, et mon domestique fut demander asile.

Une femme d'un certain âge vint me recevoir, et m'offrit un appartement pour me reposer. Mon maître

est à la chasse, me dit-elle, mais je suis convaincue du plaisir qu'il éprouverait de pouvoir être utile à une jeune dame exposée par un tems aussi affreux, à l'entrée de la nuit, dans une route peu sûre, à toutes sortes d'égards.

J'acceptai l'offre qu'elle me fesait, et la priai d'avoir soin de mon domestique, qui avait un extrême besoin d'un bon feu.

L'orage n'était pas encore fini, que la nuit avait déjà couvert de son ombre l'immense jardin, que j'admirais des fenêtres de l'appartement où l'on m'avait conduite.

La même femme qui m'avait reçue, vint me demander de la part de son maître la permission de me saluer : je lui répondis que je serais flattée de lui témoigner ma reconnaissance du bon accueil qu'elle m'avait fait en son nom.

Un moment après, mon hôte, ac-

compagné d'un de ses amis, se présenta : je me levai pour le recevoir ; aussitôt que je l'eus apperçu, je retombai sur mon fauteuil, pâle et tremblante. Lui-même s'écria : Quoi ! c'est madame de Fontanelle ! Madame de Fontanelle ! dit avec surprise son compagnon. M. d'Agin (car c'était chez lui que je me trouvais) s'approcha de moi et me baisa respectueusement la main ; je n'eus ni la force ni la prudence de m'y opposer, tant mon étonnement était grand. Le jeune homme s'approcha à son tour, et me demanda d'un ton fort léger la permission de me rendre ses devoirs comme proche parent. Je ne m'attendais à rien moins, continua-t-il avec un ton persiffleur, que de vous rencontrer chez d'Agin ; j'arrive d'une des terres qui me sont échues dans l'héritage de Mme Lacourie, ma tante et votre mère. Je pressais mon retour à Paris, pour rendre mes hommages

à ma belle cousine; mais mon heureuse étoile me l'a fait rencontrer sur ma route. Oh! parbleu, d'Agin, tu es un fortuné mortel! Fontanelle me l'avait bien dit; j'en doutais malgré cela; mais aujourd'hui je le crois, et je te félicite de ton bonheur.

Pendant que ce jeune fat débitait ses mauvaises plaisanteries, j'eus le tems de me remettre de ma surprise; la colère et le mépris qu'il m'inspirait, ne me permirent point de lui répondre. Je m'adressai à M. d'Agin. J'ai lieu d'être surprise, lui dis-je, de me trouver dans votre maison; j'ignorais même que vous habitassiez ces contrées. Si je l'eusse su, sans vouloir ni vous confondre avec qui que ce soit, ni vous faire soupçonner que je craignisse votre rencontre, pour imposer silence aux méchans, j'eusse préféré de braver la fureur des tempêtes, plutôt que d'être exposée à des insultes que je ne mériterai jamais.

J'ose espérer, monsieur, que vous voudrez bien exercer avec moi les devoirs sacrés de l'hospitalité, et que vous consentirez à me laisser libre dans cet appartement jusqu'au lever de l'aurore. Je vais donner les ordres nécessaires, afin que mes chevaux soient prêts pour ce moment.

M. d'Agin me salua sans me répondre ; son compagnon en fit autant ; et quoiqu'un peu confus de ma réponse, en se retirant, il frappa sur l'épaule de M. d'Agin, et lui dit : De la prudence ! Oh ! c'est trop! ne sais-je donc pas que tout est de convention dans ce monde ; je ne vois rien de mieux que cela. Fontanelle préfère madame d'Orival à ma belle et fière cousine ; pourquoi ne te préféreraitelle pas à son mari ? Je suis à cent lieues de t'en blâmer.

J'étais si courroucée, que sans ma bonne j'aurais envoyé sur-le-champ chercher des chevaux. Il fallut malgré

moi attendre jusqu'au lendemain. Je ne dormis pas de la nuit : je me perdais dans mes réflexions. Comment se fesait-il que mon cousin se trouvât positivement chez l'homme que mon époux me donnait pour amant. Je maudissais ma destinée, qui, sans être coupable, me fesait soupçonner.

CHAPITRE III.

Visite inattendue. — Proposition ridicule. — Réponse embarrassante. — Résultat inespéré.

Le soleil commençait à peine à dorer la cîme des arbres, que je me disposai à partir. Ma bonne eut beau me représenter qu'une matinée succédant à un orage aussi affreux, l'humidité considérable qu'il y aurait dans le bois que nous allions traverser, serait nuisible à ma santé, j'ordonnai qu'on allât chercher des chevaux, aimant mieux, lui dis-je, courir les risques

d'une maladie, que d'être exposée aux sarcasmes insolens de mon cousin; je partirais plutôt à pied : je vous en conjure, obéissez-moi.

J'attendis encore plus d'une heure, qui me parut un siècle. M. d'Agin, qui avait ordonné qu'on vînt l'avertir quand je partirais, me fit demander la permission de m'offrir son respect. Je fus fort embarrassé sur ma réponse. Si je le refuse, me disais-je, n'aura-t-il pas la présomption de croire que je redoute sa présence? Si je consens à le recevoir, ne conclura-t-on point que nous sommes d'intelligence, et qu'il est le seul obstacle à ma réunion avec mon mari ? Ma position était très - embarrassante. J'acquiesçai pourtant à le recevoir, me promettant bien que ce serait la dernière fois de ma vie que je le verrais, et qu'alors la calomnie serait forcée de se taire.

M. d'Agin me fit des excuses de la

malhonnêteté de mon cousin, et me pria de lui rendre la justice de croire qu'aucun de ses discours n'avaient pu l'autoriser à tenir une pareille conduite.

Finissons cette conversation, monsieur, elle doit vous fatiguer autant que moi; je vous suis obligée de la déférence que vous avez mise à ma demande d'être libre chez vous, ce qui m'a débarrassé de la présence d'un homme que je rougis d'avoir pour parent; ses mœurs dépravées; (à en juger par ses discours) ne lui permettent pas de distinguer l'innocence d'avec le vice, c'est un malheur pour lui; et ceux qu'il croit atteindre par ses discours insensés, ne lui font pas même la grace de ses offenses. Je vous l'ai dit hier, et je vous le répète, j'ignorais que vous eussiez une propriété près de moi; il me serait sans doute fort agréable de recevoir dans ma société le fils de la meilleure

amie de ma mère; mais les circonstances difficiles qui me maîtrisent en ce moment, me commandent absolument de me refuser à ce plaisir: j'ose donc espérer que, quoique mon proche voisin, vous vous abstiendrez de me rendre aucune visite; la saison où nous entrons forçant ordinairement au retour dans la capitale, je serai enchantée d'apprendre par madame votre mère que vous y êtes à demeure; et, comme une bonne conduite soutenue finit toujours par en imposer même aux gens les plus pervers, j'espère qu'à la belle saison, si vous venez habiter votre terre, les mêmes motifs qui me forcent, pour ainsi dire, aujourd'hui à vous bannir de ma présence, n'existant plus, je pourrai sans aucune crainte vous admettre à ma société. Je le saluai. J'allai gagner ma voiture, et pris la route de Lacourie, où j'arrivai une heure après.

Habituée par vous, mon ami, à scruter dans mon cœur après une occasion périlleuse, je ne trouvai rien de reprochable dans ma conduite, et forte de ma conscience, je dédaignai toutes les plaisanteries que M. de Vernonges (mon cousin) ferait sur mon compte.

J'écrivis à M. Danerlam l'événement qui venait de m'arriver. Je le priai, pour ma tranquillité, d'engager madame d'Agin à faire revenir son fils à Paris, et d'exiger même de lui qu'il se réconciliât avec M. de Fontanelle. M. Danerlam me répondit que trop de précaution devenait quelquefois nuisible; qu'il me conseillait de ne plus m'occuper de toutes ces tracasseries; qu'incessamment il viendrait me rejoindre; que tout ce qu'il me recommandait, était d'avoir grand soin de ma santé.

Un mois n'était point encore écoulé, depuis mon séjour à Lacourie, que je

vis dans l'allée qui conduisait au château, un jockei venant à toute bride. Arrivé à la grille, il parla au portier; il fit signe avec son fouet: un moment après parut une voiture attelée de trois chevaux, qui s'approcha du perron avec tant de rapidité, qu'il me fut impossible de distinguer si elle contenait une ou plusieurs personnes. A l'instant on m'annonça M. de Vernonges; j'étais, heureusement pour moi, devant un métier à tapisserie, qui me fut d'un grand secours tout le tems que dura sa visite.

Ma position était bien différente que le jour où je le vis chez M. d'Agin. Je me disposai donc à le persiffler à mon tour : mon succès devait être plus certain, sa fatuité me donnant une ample matière.

Je le reçus aussi cavalièrement qu'il m'avait abordée, ne me donnant seulement pas la peine de me lever, et ne discontinuant pas de travailler.

Je vais vous dialoguer notre entretien, afin de vous donner une idée plus juste du caractère de mon cher cousin.

—Vous ne vous attendiez pas à une visite aussi prompte de ma part, n'est-il pas vrai, ma belle cousine?

—Je vous avoue qu'elle a lieu de me surprendre. Cependant en approfondissant votre caractère, j'en suis moins étonnée : vous ne paraissez pas tenir beaucoup à l'étiquette; et, d'après cela, vous avez sauté à pieds joints sur l'usage qui vous astreignait à vous faire présenter chez moi.

— Bravo! j'aime à voir que vous savez apprécier les gens à leur juste valeur. Ah çà! dites-moi franchement, êtes-vous toujours bien fâchée contre moi? Et mon indiscrétion d'avoir rompu le tête-à-tête que vous deviez avoir avec d'Agin, est-elle oubliée? Quand on est aussi belle, il faut être bonne. Obtiendrai-je mon pardon?

Vous ne me répondez rien? Quoi! tout de bon! de la colère! Oh! je vais changer de ton : la franchise de mon caractère vous déplaît; mon intention n'est assurément pas de vous fâcher.

—Non, en vérité; rassurez-vous : je ne suis point du tout disposée à me fâcher; je m'abstiens seulement de répondre à des questions qui ne doivent point fixer mon attention.

—Du dédain! cela est plus fort; mais aussi c'est ma faute : je n'ai point pris en entrant chez vous la qualité d'ambassadeur ainsi que je le suis, et vous n'avez pu me traiter avec la considération due à ma dignité. Riez tant qu'il vous plaira, il n'en est pas moins vrai que vous voyez auprès de vous un homme revêtu de tous les pouvoirs nécessaires pour transiger, et signer une paix solide; il ne s'agit que de nous entendre, et tout ira le mieux du monde.

—Expliquez-vous mieux; je ne

sache pas être en guerre avec qui que ce soit : d'après cela, votre mission pourrait bien être réduite à zéro.

—Non pas, s'il vous plaît; ce n'est pas ce qu'il me faut: sans autre préambule, j'entre en matière. D'abord, pesez bien les avantages du traité que je vous propose, après cela les conditions vous paraîtront très-modérées.

Votre époux, car c'est lui que je représente, consent à ce que vous voyiez sans contrainte notre ami d'Agin; il souffre de la gêne où les préjugés vous retiennent, et voulant vivre libre, il est trop juste pour vous priver du même bonheur. Il permet que vous quittiez cette Thébaïde, et que vous veniez embellir la capitale, la retraite ne convenant ni à votre âge, ni aux grâces dont la nature vous a amplement pourvue. Pour satisfaire votre goût, il consent à n'avoir rien de commun avec vous que

le nom et la livrée ; enfin il veut que vous jouissiez d'une liberté illimitée. Vous concevez combien votre position va changer ; votre fortune est considérable ; grâce à la rare économie de ma très-respectable tante, vous avez des fonds d'avance, vous pouvez mener un grand état de maison, et en moins de six mois, il vous sera très-facile de faire (vu votre réputation d'héritière) cinquante mille écus de dettes. Je me fais une image bien agréable des fêtes que vous nous donnerez, les premières un peu sentimentales ; mais, par gradation, vous prendrez le ton du jour, et vous connaîtrez enfin le bonheur, qui, je vous le garantis, ne sera jamais tenté de venir habiter votre antique château.

Il s'arrêta, attendant ma réponse, ne lui en fesant point, il continua :

Je vois à l'air de satisfaction répandu sur tous vos traits, que ma proposition ne vous déplaît pas. Vous

avez assez de sagacité pour entrevoir en un instant tous les avantages qu'elle vous promet. Il me reste à vous faire part des conditions.

Fontanelle n'est pas grand calculateur : il n'a demandé à votre conseil qu'une somme de deux cent mille liv., que vous lui avez accordée avec beaucoup de générosité ; elle lui a été comptée hier à la levée des scellés. S'il eût pu prévoir qu'on en trouverait deux fois autant chez votre mère, il aurait exigé davantage : mais à tout compte on peut revenir. C'est d'après un calcul exact que nous avons fait ensemble, qu'il lui est démontré que vous devez lui faire passer encore quarante mille écus ; les diamans reviennent de mode ; il est impossible que madame d'Orival se présente dans le monde sans en avoir. Vous conviendrez qu'il serait du dernier ridicule que l'amie de M. de Fontanelle ne fût pas plus brillante qu'une petite bourgeoise. Si

vous tenez plus à votre argent qu'à vos diamans, donnez-moi un ordre pour qu'on me remette ceux de madame Lacourie; ils sont un peu antiques mais beaux, et il ne lui en coûtera que la façon.

Je lui fis un peu attendre ma réponse, pour me remettre de l'indignation que m'inspirait sa demande.

—Vous pensez peut-être, lui dis-je, que des propositions semblables demandent à être pesées avec sagesse, et moi je crois pouvoir y répondre à l'instant; il est sur-tout un article sur lequel je ne vous laisserai pas languir, *c'est celui des diamans*. Vous pouvez assurer madame d'Orival, que tant que j'existerai, les diamans de ma mère ne serviront point à rehausser l'éclat de ses charmes. Je suis aussi fort aise de posséder des *diamans*, et j'ai la bonhomie de croire que je dois avoir la préférence sur *l'amie* de M. de Fontanelle. Peut-être ne

voyons-nous pas de même; cela est dans l'ordre, et je n'en suis pas surprise.

Quant à la permission que vous m'apportez d'admettre chez moi le fils de la meilleure amie de ma mère, c'est un droit qui m'appartient, et dont je jouirai autant de fois que cela me conviendra, sans prendre l'avis de qui que ce soit. S'il me plaisait d'aller habiter mon hôtel, je ne pense pas non plus qu'il y ait un être assez mal avisé pour y mettre obstacle.

Quant au bonheur que vous me promettez, je vous assure l'avoir trouvé dans cette retraite : M. de Fontanelle, madame d'Orival, vous-même, mon cher cousin, ne l'y rencontreriez peut-être pas. Cela tient encore à la manière de voir les choses : ce qui vous convient pourrait me déplaire infiniment, et mon genre de vie vous ferait tomber en consomption. Je conclus donc que pour faire

ensorte que nous soyons tous contens, vous devez continuer de vivre dans la dissipation, et moi dans la retraite.

Vous concevez, d'après ma réponse, qu'il serait ridicule d'insister sur les conditions; et puisque je possède tous les avantages que vous m'offrez, il y aurait plus que de la folie à moi d'acheter une chose dont je me crois propriétaire. J'avais donc raison, mon cher cousin, de vous dire que votre mission serait réduite à zéro.

M. de Vernonges ne s'attendait à rien moins qu'à une pareille conclusion : j'en jugeai par l'embarras qu'il ne put cacher. Il s'efforça de sourire, et avoua, comme malgré lui, qu'il avait eu une toute autre idée de moi. Quoi! de bonne foi, s'écria-t-il, vous pensez ainsi?

—Je ne vois pas ce que vous trouvez d'extraordinaire dans ma façon de penser.

—Allons, ma belle cousine, trêve

de plaisanterie; j'ai eu tort, je le vois bien, mais je vais vous parler avec franchise. J'ai cru peut-être trop facilement qu'il existait une liaison de cœur entre vous et le vicomte, que je vous ferais infiniment de plaisir en vous déclarant que Fontanelle n'était point dans l'intention d'y mettre obstacle; et qu'en raison de sa complaisance, vous viendriez à son secours pour le tirer d'embarras. Il a perdu considérablement au jeu : il compte sur vous pour réparer sa perte. Je suis convaincu, depuis que je cause avec vous, que l'honneur est votre guide; vous ne voudrez sûrement pas que celui de votre époux se trouve compromis, en lui refusant une somme, qui ne peut vous être d'aucune utilité, d'après le genre de vie que vous avez adopté.

—Puisque nous cessons de plaisanter, je vais à mon tour vous répondre sérieusement.

—M. de Fontanelle a-t-il pu penser que je serais assez faible pour parer à toutes ses sottises ? Non, monsieur, je puis et je dois faire un meilleur emploi de ma fortune. Depuis bien peu de tems j'habite cette terre, et cependant j'y connais déjà dans les environs de pauvres parentes, que l'orgueil de leurs pères a privé (pour vous enrichir, ou celui qui releverait le nom de Vernonges), du strict nécessaire; et à juste titre elles se plaindraient que je prodigasse la fortune que m'a transmise ma mère ; pour un homme qui, par sa conduite, leur est devenu étranger, plutôt que de venir au secours de la vertu malheureuse; je n'ai jamais apprécié ma richesse, que depuis que j'ai eu le bonheur d'offrir à mesdemoiselles de Vernonges de la partager avec moi. Le respect que je dois au nom de ma mère m'en fait un devoir sacré; tant que madame de Lacourie a vécu, ses

parentes n'ont point connu la gêne ; c'est à sa fille à la remplacer auprès d'elles. Je crois, mon cousin, qu'intérieurement vous convenez que j'ai beaucoup plus de raison de venir au secours de mes parentes (qui sont aussi les vôtres), que de prodiguer ma fortune pour soutenir et autoriser les écarts de M. de Fontanelle.

Je n'éprouvai jamais avec autant de plaisir combien un raisonnement sensé en imposait à un étourdi. M. de Vernonges cherchait à faire des phrases pour louer ma conduite : il devint tout-à-coup aussi respectueux qu'il avait été léger. J'avais omis, avec intention, de lui offrir un asile.

Le jour était tout-à-fait tombé; il avait deux grandes lieues à faire pour retourner à Venronges; le bois n'était pas sûr, et la nuit s'annonçait devoir être très-sombre. Je l'engageai à accepter un appartement : j'attends compagnie, lui dis-je ; M. Danerlam

est allé chercher mesdemoiselles de Vernonges; je veux que vous fassiez connaissance avec elles; je vous présenterai comme leur parent; je suis sûre qu'elles vous verront avec plaisir.

Mon cousin se crut obligé d'accepter mon invitation. Nous causâmes sur une autre matière en attendant la société : dans ce peu d'instans je me convainquis qu'il avait un excellent caractère, beaucoup de connaissances, même des mœurs; mais que la mode exigeant qu'il affectât une conduite déréglée, il se laissait entraîner par le tourbillon, et que s'il avait eu le bonheur de rencontrer un ami qui lui fît entrevoir le danger, il aurait pu l'éviter et devenir un homme très-estimable.

CHAPITRE IV.

Conversion subite. — Rencontre extraordinaire. — Réunion satisfaisante. — Préjugé combattu avec succès.

Combien on devrait éviter de prendre un masque contrastant avec son caractère : tel vice dont on ait le malheur d'être atteint, il est cent fois moins hideux quand on ne prend pas la précaution de le cacher par une apparence de vertu. Cette réflexion venait dans mon esprit diminuer la bonne opinion que mon entretien avec M. de Vernonges m'avait fait prendre de lui, malgré la peine qu'il se donnait pour paraître léger, et même fat. Je ne pouvais lui pardonner d'emprunter avec autant d'art des déhors qui obscurcissaient toute l'amabilité dont la nature l'avait pourvu, et de rougir d'avoir les qualités qui rendent un homme charmant, quand on ne peut

les attribuer à l'âge et à l'expérience que les malheurs d'une vie déréglée entraînent après elle.

M. Danerlam ne tarda point à venir rompre mon tête-à-tête avec M. de Vernonges : il donnait la main à mes deux cousines; je remarquai que les grâces naïves de la plus jeune attiraient l'attention de mon parent : je formai à l'instant le desir que son goût devînt assez fort pour réparer l'injustice de notre bisaïeule. Je présentai M. de Vernonges à M. Danerlam et à nos deux cousines. Chacun à l'envi nous fîmes des efforts pour paraître aimables : M. de Vernonges jouait parfaitement du violon; Cécilia Vernonges (la plus jeune) avait une voix angélique : nous fimes de la musique; notre jeune étourdi paraissait enchanté, et nous continuâmes cet amusement fort avant dans la soirée.

M. de Vernonges, en se séparant de nous, me demanda mes ordres

pour Paris : je lui répondis en souriant qu'il savait tous mes secrets, et que je le laissais le maître d'en user à sa volonté. M. Danerlam, qui avait pris plaisir à sa conversation, lui fit reproche de ce qu'il nous quittait aussitôt. Je demande la permission, reprit M. de Vernonges, à madame de Fontanelle, de venir auprès d'elle apprendre à être bon; je me croirai trop heureux si elle veut oublier mes étourderies, et souffrir que je lui présente mes hommages le plus souvent qu'il me sera possible. Je répondis à M. de Vernonges que j'avais une philosophie qu'il neconnaissaitpas; mais que pour le rassurer, j'allais lui en faire part. Le plaisir futur est pour moi le vrai bonheur, et j'oublie toujours les désagrémens antérieurs qui m'ont amenée à jouir d'une satisfaction qui ne doit point entraîner après elle ni les remords, ni l'inquiétude. D'après cela, mon cher cousin, je pense que

j'aurai infiniment de plaisir à joindre aux liens du sang qui nous attachent, ceux de l'amitié, qu'il ne tiendra qu'à vous de rendre éternelle. Je vais dater le pacte que je vous propose, d'aujourd'hui, et je me persuaderai que je vous ai vu à Lacourie pour la première fois de ma vie. M. de Vernonges me remercia avec infiniment de grâces; il demanda à M. Danerlam la permission d'aspirer au titre de son ami; et nous nous séparâmes fort satisfaits les uns des autres.

M. de Vernonges partit avant qu'aucune de nous fût visible; M. Danerlam, beaucoup plus vigilant, l'avait accompagné jusque sur la grande route : il rentrait comme nous étions réunis pour le déjeûner; il ne tarit point sur les louanges de son jeune ami (c'était ainsi qu'il le nommait). Cécilia paraissait très-satisfaite de la bonne opinion qu'on avait de son petit cousin.

Dès le lendemain nous reçûmes un message de notre étourdi : il nous mandait qu'il partait pour Paris ; mais que le séjour de Lacourie lui convenant mieux maintenant que tout autre endroit, il ne passerait que peu de tems dans la capitale ; qu'il comptait embellir Vernonges, parce que c'était sa terre la plus voisine de la mienne ; qu'il emmenerait avec lui un architecte, et voulait que ses travaux se terminassent dans l'hiver ; qu'il allait aussi faire peindre l'intérieur du salon de Lacourie, qu'on y reconnaîtrait sa bonne cousine, occupée à convertir son étourdi de cousin, et qu'il voulait au printems faire l'inauguration de ce tableau, accompagné du digne ami qui l'avait réconcilié avec la raison. Je vous prouverai, ajoutait-il, que je me comporterai de manière à ne plus me brouiller avec elle ; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire dans mon

aventure, c'est que ce qui fait perdre ordinairement cette chère raison, m'a fait recouvrer la mienne.

Cette dernière phrase était pour Cécilia une énigme, dont elle voulait absolument que nous lui donnassions le mot.

Mademoiselle de Vernonges, beaucoup plus âgée que sa sœur, paraissait avoir des craintes de l'attachement que Cécilia annonçait avoir pris pour son cousin ; nous la rassurâmes, M. Danerlam et moi, et lui fîmes au contraire entrevoir un avenir heureux pour Cécilia. Je ne vois, lui dis-je, d'obstacle que dans la fortune ; mais Vernonges est assez riche pour ne pas la calculer ; d'ailleurs je doterais ma cousine, si madame de Vernonges était assez ridicule pour s'opposer au bonheur de son fils.

L'hiver, dont nous approchions, forçant M. Danerlam de retourner à

Rouen, il me témoigna l'inquiétude la plus vive de la solitude dans laquelle j'allais être; la saison rigoureuse que nous prenions ne laissant aucune ressource d'amusement : je sais que vous en trouverez beaucoup dans l'étude; mais à votre âge on ne peut pas toujours étudier, et l'ennui, l'ennui! ma chère pupile, est tout ce qu'une jeune femme doit craindre; c'est lui qui engage à la dissipation, et la dissipation entraîne dans des démarches souvent très-innocentes, que les mœurs du siècle ne jugent pas telles. Je désirerais que vous renonçassiez à passer l'hiver à Rouen, ainsi que mademoiselle de Vernonges m'a dit que vous en aviez le projet. Je croirais au contraire que vous feriez mieux de rester le tems de votre deuil ici, d'engager ces dames à vous y tenir compagnie. J'y reviendrai le plus souvent qu'il me sera possible; si vous suivez mon

avis, M. de Fontanelle n'aura aucun sujet apparent de continuer ses calomnies.

Je souscrivis, sans aucune observation, à la demande de mon digne ami; je le priai de se joindre à moi pour engager mademoiselle de Vernonges à passer l'hiver à Lacourie.

Nous n'eûmes pas de peine à les faire consentir: Cécilia ne se possédait pas de joie; le désir de se perfectionner dans la musique, pour faire des concerts avec son cousin, entrait pour beaucoup dans le plaisir d'être avec moi. Je ne parus pas y faire grande attention, et leur témoignai ma reconnaissance, de la complaisance qu'elles avaient de quitter leurs habitations pour venir partager ma solitude.

Nous résolûmes d'aller déménager ces dames, et nous prîmes jour pour cette partie de plaisir.

Je me proposais de finir l'éduca-

tion de Cécilia, qui n'avait été qu'ébauchée, ma mère ayant (je ne sais par quel caprice) résolu que sa cousine n'aurait aucune des connaissances qui rendent une femme si intéressante, n'en déplaise à un de nos meilleurs auteurs modernes, qui, dans son plus médiocre ouvrage, prétend démontrer l'utilité de nous élever dans une ignorance *crasse.* A-t-il donc oublié que depuis que les femmes ont reçu une espèce d'instruction, on n'a plus vu renouveler les scènes indécentes des Cadières.ect.etc. Une belle ignorante fera beaucoup plus de sottises que celle qui, avec les principes d'une bonne morale, saura se garantir des piéges d'un séducteur, à qui il importe fort peu que la victime qu'il condamne à assouvir sa passion, soit une idiote, ou une femme instruite; *l'ignorance* est-il dit dans un auteur ancien, que notre moderne cite, *peut causer*

les plus grands maux, et l'instruction en garantie ? Mais finissons cette disgression, il pourrait croire qu'il m'a donné de l'humeur, tandis que sa folie m'a beaucoup fait rire; je ne prendrai conséquemment pas la peine de le réfuter, j'en appelle à son jugement, que j'ai par fois reconnu très-sain, et je ne doute pas qu'avec un peu de réflexion, il ne fasse un autre petit ouvrage beaucoup meilleur *que son projet de loi, pour démontrer la nécessité de ne point apprendre à lire aux femmes*; et qu'en supposant que sa réputation eût sans examen converti en loi fondamentale son simple projet, la raison dans un beau préambule, proposera incessamment le rapport d'une loi aussi absurde, qui remettrait dans l'esclavage la plus belle moitié de l'univers, pour y entraîner l'autre, après une seconde génération.

Je vous disais donc que Cécilia

avait été très-négligée dans son éducation ; c'était, en vérité, grand dommage, car la nature l'avait douée de tous les germes de talens. Elle dessinait des fleurs sans aucuns principes ; mais, comme elle les copiait sur la nature, elle parvenait à leur donner un air de vérité, que j'ai remarqué qu'elle n'atrappait pas aussi bien quand elle fut astreinte aux règles de l'art : pour chanter, elle n'avait eu d'autre maître que le rossignol de son jardin, et réellement, quelquefois, elle l'imitait parfaitement : elle ne savait pas danser, mais elle sautait avec une gaîté qui forçait, malgré soi, de prendre part à sa joie. Son séjour constant à la campagne, et l'exercice qu'elle prenait, avait, ce qu'on appelle, renforcé tout son être. Elle était chasseresse, et manquait rarement une pièce de gibier ; elle montait parfaitement à cheval, selon l'usage des dames normandes ; elle avait un beau

port, une figure imposante, quoique gracieuse : c'était, en un mot, Junon parée de la ceinture de Vénus ; ajoutez à cela une franchise que la politesse du grand monde n'avait point altérée : vous connaissez maintenant Cécilia aussi bien que moi.

Le jour que nous avions arrêté pour aller au Bourg, était un de ceux que l'on a quelquefois dans l'automne, si pur et si serein, qu'il vous retrace le printems. L'illusion serait complète, si le ver rembruni des feuilles n'annonçait pas que bientôt elles vont quitter le branchage qu'elles embellissaient, pour faire place aux frimats, qui, comme l'a dit Colin, est superbe à la campagne, parce que la nature même, dans son habit de deuil, est toujours admirable.

Il fesait si beau tems, que je résolus de faire la route à pied, ayant M. Danerlam pour écuyer. Le peu d'habitude que j'avais de marcher,

me força de faire quelques pauses. Prête d'arriver chez mademoiselle de Vernonges, qui était partie de la veille (pour faire ses préparatifs), je fus obligée de me reposer encore sous une petite grotte qui semblait avoir été faite exprès pour la commodité des voyageurs : j'en admirai la structure, et en fis sur-le-champ le plan, pour en faire construire une pareille dans les environs de Lacourie. Je m'enquis à des laboureurs, que je rencontrai, du nom du maître de la grotte : ils me répondirent qu'elle appartenait à M. Saint-Amand, qui, depuis deux ans environ, habitait le bourg, et, qu'à des distances différentes, il avait fait construire plusieurs grottes semblables à celle que je quittais, et dans lesquelles il passait les trois quarts de sa vie à lire dans les nues : madame votre mère, me dit l'un d'eux, l'appelait le misanthrope, mais nous n'avons jamais su ce que cela voulait dire.

En entrant chez mademoiselle de Vernonges, je fus abordée par un homme d'une quarantaine d'années, ayant une très-belle figure, mais extrêmement triste, qui me demanda si j'étais madame de Fontanelle. Sur ma réponse affimative, il me dit que depuis long-tems il brûlait du désir de me voir, quoique je vinsse lui ravir le seul bonheur dont il jouissait; qu'il ne pouvait se refuser au plaisir de s'entretenir avec moi, peut-être pour la dernière fois de sa vie, mais qu'il était si curieux de se convaincre par lui-même si je méritais la réputation dont je jouissais, qu'il avait prié mademoiselle de Vernonges de permettre qu'il vînt lui faire ses adieux, afin de pouvoir converser avec une femme, qui, réunissant toutes les grâces, tous les talens, n'avait trouvé, dans son mari, qu'un ingrat envers le destin qui lui avait donné une si aimable compagne.

Sa première question m'avait étonnée ; sa conversation me fit croire qu'il avait l'esprit malade. Cette réception se fesait dans la cour. Cécilia, qui commençait à s'impatienter de notre retard, était venue sur le perron, croyant accélérer notre arrivée; elle nous aperçut, et ne fit qu'un saut du perron jusqu'à nous. Elle se jeta dans mes bras, et embrassa de bon cœur M. Danerlam; puis se retournant devant le grand monsieur, elle lui dit : En vérité, M. de Saint-Amand, vous eussiez bien dû ne pas arrêter ma cousine aussi long-tems. Je fixai alors l'homme que ma mère avait qualifié de misanthrope, et je crus apercevoir sur tous ses traits, une empreinte de chagrin qui m'inspira beaucoup d'intérêt.

Pour suivre le penchant qui m'attirait à lui, et satisfaire ma curiosité, qu'il avait piquée en m'annonçant le désir qu'il avait de causer avec moi,

je laissai M. Danerlam entretenir mademoiselle de Vernonges, et je m'approchai de M. de Saint-Amand.

Oserais-je vous demander, lui dis-je, monsieur, pourquoi vous m'avez reproché de vous ravir le seul bonheur dont vous jouissiez; mon intention n'a jamais été de chagriner qui que ce soit dans la nature, encore moins une personne dont l'extérieur fait naître l'estime?

— Vous êtes trop bonne, madame; je ne veux pas vous tromper, et vous faire prendre de moi une opinion dont vous vous repentiriez quand vous me connaîtriez mieux. Je me suis plaint, madame, de ce que vous m'enleviez mon bonheur; je vais vous expliquer comment: Depuis deux ans que le sort barbare m'a fait choisir cet asyle, je n'ai joui d'aucune autre société que de celle de ces dames: la raison éclairée de mademoiselle de Vernonges me rendait quelquefois

la mienne; l'innocente folie de Cécilia me déridait, et me faisait supporter une vie ennuyeuse que je déteste. J'avais choisi cette retraite de préférence, parce que l'âge de madame votre mère laissait espérer qu'elle en jouirait assez long-tems pour que les chagrins qui me poursuivent, fussent un peu calmés; j'espérais aussi que des individus que je déteste, ne viendraient pas respirer le même air que moi, tant que madame Lacourie en serait propriétaire. Aussitôt que la parque eut tranché ses jours, je me déterminai à vendre mon désert et à fuir des lieux où j'avais attendu, non des plaisirs, ils sont finis pour moi, mais la tranquillité d'un cœur pur, qui n'est troublée que parce qu'il a eu le malheur d'être lié à des êtres vicieux.

A peine avais-je formé ce projet, que j'appris que vous veniez habiter cette terre. L'espérance revint dans mon ame, et je changeai de résolu-

tion. Vous annonçates l'intention de vivre seule ; je vous applaudis ; j'aurais voulu seulement vous voir une seule fois, pour vous faire partager la haine que je porte aux habitans des villes. Mesdemoiselles de Vernonges que vous recherchâtes, quoique pauvres, me dirent de vous tout le bien qu'on peut dire d'une mortelle : je vainquis ma répugnance, et je me mis en marche pour aller vous rendre une visite : arrivé à la porte de votre château, une voiture y était arrêtée ; mes yeux, par hasard, fixent l'écusson de la portière : j'y vois.... Oh! grands dieux! j'en tremble encore de colère. Je m'éloignai en grande hâte, et jurai de nouveau de rompre avec tous les humains, puisqu'une femme que je me plaisais à révérer comme une divinité, se respectait assez peu pour admettre à sa société des êtres que le vice entoure de toute sa laideur. Je fus un mois entier sans

voir mes voisines, dans la crainte que le soufle impur des gens qui vous avaient visité, n'eût empoisonné leur cœur. J'aurais cessé tout commerce avec elles, si l'aimable Cécilia que je rencontrai hier, ne m'eût pas abordé avec la même candeur ; je vis qu'elle était toujours pure, et que mes craintes étaient mal fondées ; je l'ai questionnée sur votre société; ses réponses m'ont rendu pour vous toute mon admiration ; elle m'a fait part de votre invitation pour passer l'hiver chez vous ; j'ai prié qu'on m'admît au dîner d'aujourd'hui. Il me reste, madame à vous conjurer de garantir Cécilia des piéges que le vice tend sans cesse sous les pas de l'innocence ; l'intérêt qu'elle m'inspire, est celui d'un père tendre. Ne croyez pas que je veuille avoir d'autres sentimens. Non, madame, j'abhorre et méprise un être engagé par des liens sacrés, qui se laisse entraîner à une passion que l'honneur condamne.

M. de Saint-Amand aurait pu parler encore long-tems sans que je l'interrompisse; tout ce qu'il me disait m'étonnait si fort, que mes idées se confondaient l'une l'autre. Je cherchais à deviner qui il pouvait être; il paraissait avoir connu ma mère, et ne l'avoir pas plus visitée que moi. Quelles étaient donc les personnes qu'il redoutait si fort de rencontrer? Je me perdais dans mes recherches, et cette voiture qui l'avait fait fuir, qui pouvait-ce être? En rappelant dans ma mémoire, je n'avais reçu d'autre visite que celle de Vernonges. Etait ce lui qu'il fuyait? Cependant il avait questionné Cécilia, qui, à coup sûr, lui avait parlé de son petit cousin, et ses réponses l'avaient réconcilié avec moi : tout cela me paraissait un problême fort difficile à résoudre.

Voyant qu'il cessait de parler, je lui dis : Rassurez-vous, monsieur, sur le compte de Cécilia; la nature l'a

douée complettement de tout ce qu'il faut pour rendre heureux : c'est un beau diamant qui ne demande qu'à être poli.

Et voilà ce que je crains pour elle, s'écria-t-il; laisez-la dans son ignorance, si vous voulez qu'elle reste pure.

—Je ne suis pas de votre avis. C'est une barbarie, si j'ose le dire, que l'injustice des hommes sur l'éducation des femmes. Comment pouvez-vous desirer que des êtres destinés à devenir vos compagnes et les mères de vos enfans, n'aient pas une meilleure éducation que vos servantes. Qui peut mieux élever vos enfans que leur mère? Qui leur inspirera les vertus sociales mieux que leur mère? Qui leur tracera mieux les devoirs de citoyen, d'époux et de père, que celle intéressée par sa tendresse que son fils jouisse de l'estime de tous ses concitoyens? Croyez-vous, mon-

sieur, qu'une femme instruite soit moins économe, apporte moins d'attention dans les détails de sa maison, qu'une à qui vous avez réfusé les moyens de développer le germe des talens dont la nature a en général doué les femmes. Je ne veux pas que vous en fassiez des docteurs, et que l'orgueil du savoir les éloigne des soins auxquels la nature les a spécialement consacrées, mais je veux que vos épouses puissent être les gouvernantes de vos filles. Vous consentez à ce que des femmes étrangères à vos familles, effleurent des talens d'agrément, et viennent, par une apparence de savoir, vous en imposer, et s'offrir pour élever vos enfans. Vous ignorez leurs mœurs, leur moralité, et vous leur confiez votre fille, parce que sa mère n'a pas les talens nécessaires pour l'élever. Elle, à son tour, suivra la route que vous lui aurez tracée; n'ayant pas dans sa maison

les jouissances du cœur, elle se livrera à une dissipation qui l'entraînera dans des erreurs, mettra le trouble et le déshonneur dans sa famille; le scandale entourera le berceau de sa fille; l'époux transmettra à ses enfans le mépris que la conduite de sa femme lui aura inspiré: ils fuiront leur mère! L'âge du repentir arrivera, et aucune consolation ne restera à l'infortunée, qui eut évité tous ces malheurs, si une bonne instruction lui eût fait trouver de douces jouissances à former le cœur de ses enfans. Une mère de famille doit être le premier intendant de sa maison; toutes ses matinées doivent être employées aux détails minutieux, mais nécessaires de son ménage. Ses filles doivent la seconder dans ses travaux; le reste du jour peut être employé aux talens agréables; enfin, monsieur, les hommes ne seront parfaitement heureux que quand leurs compagnes se-

ront femmes essentielles le matin, et femmes aimables l'après-midi.

Il est un fait bien constant, c'est que les femmes influent sur l'éducation des hommes. Croyez-vous que les jeunes gens auraient adopté tous les ridicules dont ils sont couverts aujourd'hui, si les femmes eussent été plus raisonnables? C'est le plus grand ennemi des femmes que celui qui a imaginé la fable de la pomme (1). Il serait à desirer qu'on en perdît la mémoire, et qu'on en composât une autre à la meilleure. Dans un de mes rêves j'avais proposé qu'on tînt un registre où une femme qui aurait atteint quarante ans (âge fatal que leur mauvaise éducation leur fait redouter) et qui aurait été bonne fille, bonne épouse et bonne mère, fût enregistrée,

---

(1) Sur la pomme que Pâris devait donner à l'une des déesses, on lisait : A LA PLUS BELLE.

et obtint une place de distinction dans les fêtes publiques. Pensez-vous que cela ne vaudrait pas autant que de remporter le prix de la danse? Ne croyez pas pourtant que je veuille interdire cet amusement : il est utile à la santé, par l'exercice qu'il fait faire ; mais je ne veux pas que ce soit, comme aujourd'hui, la base de l'éducation ; je veux qu'on en fasse un délassement, et qu'on ne tire pas vanité d'un chassé, d'une walse, d'un pas de deux.... Je voudrais qu'un père ne dise pas à son fils : je vous destine mademoiselle telle, qui a attiré tous les regards à tel bal ; mais je voudrais, au contraire, qu'il lui fît desirer d'avoir pour compagne, mademoiselle telle.... qui est élevée par une mère dont les mœurs et la moralité donnent le plus grand espoir pour l'éducation de sa fille. Mademoiselle telle, doit-il dire à son fils, sera bonne économe, bonne épouse,

bonne mère ; elle a acquis assez d'instruction pour élever elle-même sa famille : méritez, mon fils, une compagne aussi estimable.

Voilà, monsieur, ce que je veux apprendre à Cécilia ; le sort ne m'a pas laissé l'espoir d'être mère, je remplacerai celle de cette aimable enfant.

M. de Saint-Amand me regardait avec étonnement, et paraissait tout prêt à donner son assentiment à mes projets. Notre entretien fut interrompu par Cécilia, qui, faisant l'office de maître-d'hôtel, vint nous avertir que nous étions servis. Comme nous passions dans la salle à manger, nous vîmes ouvrir la porte cochère, et entrer une voiture. La curieuse Cécilia, peu accoutumée à recevoir des visites, courut au devant, et revint, avec la rapidité de l'éclair, mettre un sixième couvert, en criant de toutes ses forces : c'est mon cousin. C'était en

effet Vernonges, qui était arrivé à Lacourie pendant mon absence : ma vieille bonne lui avait raconté fort longuement que j'étais au bourg, et le motif qui m'y avait conduit ; lui, sans cérémonie, s'était invité, et venait nous rejoindre. Pendant qu'il saluait mademoiselle de Vernonges, je fixai M. de Saint-Amand, qui ne me parut pas le connaître : ce qui me perdit de nouveau dans mes réflexions. Nous passâmes une journée fort agréable. Lorsque M. de Saint-Amand prit congé de nous, je l'engageai à venir voir ses voisines au château, l'assurant que je serais flatée de le recevoir : je vous promets, lui dis-je, une entière liberté ; vous voyez toutes les personnes qui composent ma société, ainsi, monsieur, si elle vous convient autant que vous nous convenez à tous, vous nous procurerez la satisfaction de vous recevoir. Il accepta avec reconnaissance

l'offre que je lui faisais. Vernonges le pria de venir aussi le voir; et nous le quittâmes pour nous rendre à La-courie.

CHAPITRE V.

Proposition embarrassante. — Réunion heureuse. — Conclusion avantageuse. — Explication nécessaire.

Un jour passé dans la satisfaction, répand un baume agréable sur tout notre être. Notre petite caravane annonçait la joie la plus parfaite. Vernonges était en admiration devant Cécilia; le bon Danerlam paraissait radieux de notre réunion, et s'applaudissait d'y avoir contribué. Mon cousin nous annonça la résolution qu'il avait prise de passer l'hiver dans notre voisinage : j'ai fait faire un traîneau, nous dit-il; quand la neige couvrira nos valons, je les parcourerai avec la rapidité de l'éclair, pour

me rendre auprès de vous. Des hauteurs de Vernonges, je contemplerai sans cesse le château de Lacourie, et veillerai scrupuleusement à ce qu'il ne vous arrive aucun accident. M. Danerlam va bientôt vous quitter, mesdames; vous avez besoin nécessairement d'un protectenr; cet emploi nous est particulièrement affecté: je prie mon bon ami de me permettre de lui succéder, promettant de me démettre de ma charge quand il viendra passer quelques instans au sein de l'amitié et de la reconnaissance.

Nous rîmes beaucoup de la protection que Vernonges nous offrait, son âge et sa gravité devant singulièrement en imposer. Sans dédaigner votre appui, lui dis-je, j'espère que nous pourrons nous en passer: notre genre de vie ne nous entraînera pas dans des aventures extraordinaires; conséquemment un défenseur nous deviendra presqu'inutile; nous vou-

lons de bons amis, et par un hasard fort heureux, nous nous trouvons trois femmes et trois hommes, car Saint-Amand nous a promis de nous visiter : l'intérêt qu'il prend à Cécilia me fait croire qu'il pourrait, tout aussi bien que vous, la garantir d'événemens désagréables. Votre idée de protection m'en fait faire une autre. Notre société, comme je vous le disais, est composée de trois femmes, de trois hommes; ayons chacune notre chevalier de prédilection, mais pour que la bonne intelligence continue de régner parmi nous, il faut que le sort en décide. Je ne suis pas de votre avis, mon aimable cousine, s'écria Vernonges; et quoique depuis quelque tems le sort m'ait singulièrement favorisé, je ne suis point assez rassuré sur sa bisarrerie pour ne pas le craindre.

Je vois votre inquiétude; vous avez peur d'être le chevalier déclaré de votre cousine *le Censeur*, les leçons

vous importunent; vous comptez beaucoup davantage sur l'indulgence de mademoiselle de Vernonges, ou la folie de Cécilia. Comme il ne faut pas dégoûter les nouveaux *convertis* par trop de sévérité, nous resterons comme nous sommes; et au lieu d'avoir un écuyer adoptif, nous en aurons trois qui partageront successivement nos faveurs. Vernonges me baisa la main, et Cécilia me sauta au cou; elle avait besoin de me faire quelques caresses pour cacher l'embarras où je l'avais mise.

Nous avons admis, dis-je à mademoiselle de Vernonges, M. de Saint-Amand à partager notre solitude : vous nous devez, ma chère cousine, des détails sur cet homme extraordinaire, qui annonce pourtant des mœurs pures et un esprit cultivé.

—Je suis presqu'aussi ignorante que vous sur son compte. Il y a environ deux ans qu'il se présenta chez moi,

avec une lettre d'une ancienne amie qui me priait de l'aider de mes conseils dans une acquisition qu'il désirait faire dans le canton ; elle m'assurait que c'était un homme estimable, et dont la société douce et sûre me serait d'une grande ressource dans mon désert ; elle me priait aussi, au nom de notre ancienne amitié, de tâcher d'adoucir les chagrins qui l'accablaient, ayant pour M. de Saint-Amand un attachement que les liens du sang justifiaient. Je l'ai accueilli comme le parent de ma meilleure amie, et je vous assure, qu'à part sa misanthropie, il est fort aimable. Je soupçonne que de violens chagrins et d'horribles injustices lui ont inspiré la haine qu'il porte à tous les gens qu'il appelle du grand monde : vous avez cependant dû remarquer, à ses manières, qu'il a vécu dans la bonne société, et qu'il joint à une sorte d'amabilité, assez originale, beaucoup d'instruction.

Ma conversation avec lui, répondis-je, a été, en effet, originale. Il m'a fait un récit qui m'a paru envelopper quelque mystère, mais comme il n'a pas montré le desir de me mettre entièrement dans sa confidence, je me suis abstenue de lui faire aucune question : M. Danerlam nous dit qu'il en avait entendu faire les plus grands éloges. — La soirée étant fort avancée, nous nous séparâmes, ayant chacun une phisionomie riante qui annonce le bonheur.

CHAPITRE VI.

Trait de franchise et de candeur rare pour le siècle. — Espérance de bonheur. — Sécurité de la vertu.

L'AURORE, plus brillante qu'elle ne l'est ordinairement dans la saison où nous étions, paraissait prendre part à la joie des habitans de Lacourie; elle dorait, de ses rayons, les bos-

quets dépouillés, et semblait leur redonner la vie et l'agrément que les froids aquillons leur avait dérobés. De mon appartement je découvrais toute la terrasse, et j'admirais ce spectacle imposant. J'apperçus Cécilia assise sur un banc de gazon; elle avait l'air pensif; un papier était tombé à ses pieds: ses deux jolies mains, jointes sur ses genoux, annonçait une inaction qui ne lui était pas naturelle. Je craignis un moment, que comptant un peu trop sur ses forces, elle n'eût voulu braver le froid excessif qu'il fesait, et qu'elle n'en fût incommodée, je me levai, agitée d'inquiétude; le bruit que je fis en ouvrant ma fenêtre, la tira de sa léthargie: elle ramassa avec précipitation le papier, le serra dans son sein; et reprenant sa vivacité ordinaire, elle ne fit qu'un saut jusqu'à moi. Je lui cachai soigneusement le chagrin que m'inspirait le mystère qu'elle paraissait être

dans l'intention de me faire, et la querellai de ce qu'elle s'exposait si matin à l'intempérie de la saison. Y pensez-vous? me dit-elle, il est près de huit heures; j'ai déjà parcouru votre immense parc, et pourvu à notre dîner. MM. Danerlam et Vernonges ont montré, comme vous, de l'étonnement en me voyant rentrer avec ma chasse; je leur pardonne moins: n'auraient-ils pas dû m'accompagner au lieu d'être surpris de ce que j'étais plus diligente qu'eux?

Vous avez donc vu ces messieurs ce matin, Cécilia? — Oui, et j'aurais bien voulu ne pas les voir. — Pourquoi donc? Auraient-ils pu vous dire quelque chose qui vous fût désagréable? — Désagréable? Non, ce n'est pas là le mot, mais contrariant. Je ne soupçonnais même pas tout ce que M. Danerlam m'a fait envisager. — Vous m'inquiétez, Cécilia, et si vous me croyez digne de votre confiance,

faites-moi part de ce que vous a dit notre ami ; peut-être pourrai-je calmer vos craintes. — Oh ! oui, je vous aime assez pour vous faire lire dans mon cœur : écoutez. A l'aube du jour je me suis enfoncée dans les bois ; je me promettais un plaisir bien vif de vous offrir, à votre réveil, les produits de ma chasse, et me moquer de Vernonges d'être resté dans les bras du sommeil tandis que je parcourais les bois et les prés. Dans ma course, j'ai appris la jolie ariette qu'il m'a apportée de Paris. J'étais transportée de joie, en rentrant, de ne trouver personne levé, d'avoir fait une bonne chasse, et de savoir mon ariette. Je ne me suis pas donné le tems d'ôter mon amazone ; j'ai été à la porte de mon cousin, et ai chanté, de toutes mes forces, ma jolie chanson : elle est fort longue ; il a eu la patience de me la laisser dire toute entière. Il est sorti quand j'ai eu fini ; je me suis

bien moqué de lui. M. Danerlam parut à son tour, et m'a fait reproche d'être si matinale; je les ai pris par la main, et les ai menés à l'office où tous ces pauvres animaux gissaient étendus : voyez, leur ai-je dit, ce que j'ai fait tandis que vous vous abandonniez à la paresse. Vernonges m'a baisé la main, je lui ai sauté au cou; il a paru fortcontent de mes caresses, et moi je vous avoue que je ressentais beaucoup de satisfaction de sa joie : nous sommes entrés tous trois dans votre cabinet ; on a apporté des lettres à Vernonges, qui s'est retiré pour les lire, et moi je suis restée seule avec votre ami. N'est-il pas vrai, lui ai-je dit, que mon cousin est bien aimable ? — Oui, mais vous êtes bien peu raisonnable ; il n'est pas décent, Cécilia, de venir, le matin, chanter à la porte de M. Vernonges. — Mais c'estune ariette qu'il m'a apportée hier de Paris, et j'ai voulu lui prouver que

je l'avais apprise sur-le-champ, parce qu'elle venait de lui. — Voilà encore une étourderie : vous ne devez pas avoir tant d'empressement, si vous voulez vous faire chérir et respecter de votre cousin. — Oh! monsieur, je n'entends rien à toutes vos politesses de la ville ; si je n'aimais point Vernonges, je ne le lui dirais pas, parce que je ne veux faire de peine à personne ; mais si je ne fais point de mal en l'aimant de tout mon cœur, pourquoi en trouvez-vous à ce que je le lui dise ?

M. Danerlam m'a encore querellée, et a tâché de me convaincre de la nécessité de cacher à Vernonges les sentimens que j'ai pour lui ; cela m'a beaucoup chagriné. Mon sang était si agité, que j'ai été prendre l'air sur la terrasse ; j'ai relu encore ma chanson pour me convaincre s'il y avait du mal ; le dernier couplet m'a fait pleurer ; les larmes (les premières de ma

vie) que j'aie répandues, m'ont un peu soulagée. Je rêvais à tout ce que notre bon ami venait de me dire; le bruit que vous avez fait m'a tirée de mes réflexions; j'ai vîte ramassé ma chère chanson, et je suis venue vous retrouver : j'avais besoin de vous confier mon chagrin, mais je ne savais comment m'y prendre. Ah! çà, ma cousine, dites-moi, est-ce M. Danerlam ou moi qui a tort? — Votre aimable innocence vous donne raison, ma Cécilia; cependant notre ami n'a pas tout-à-fait tort : je vous expliquerai cela une autre fois. Montrez-moi, je vous prie, le couplet qui vous a fait répandre des larmes; Cécilia retira de son sein le papier chéri, et me chanta :

Léger, volage, et tout à la folie,
De bien aimer j'ignorais le bonheur;
Le moment vient de connaître Égérie,
Et ce moment fixe à jamais mon cœur.

Puissant Destin! à la jeune Égérie
Fais comme à moi, fais connaître l'Amour;
Inspire lui cette mélancolie,
Gage touchant du plus tendre retour.

Quand elle eut fini, elle me regarda avec un air si attendrissant, que je fus moi-même émue: aimable enfant, lui dis-je, en la pressent sur mon cœur, la nature t'a douée d'une sensibilité qui te causera bien des maux; puissent les dieux te préserver de ceux qui rendent une femme honnête malheureuse pour sa vie! Vernonges parut tout-à-coup au milieu de nous; il se précipita à mes genoux, en me conjurant de faire son bonheur; que Cécilia dépendait de moi; qu'il me la demandait, et prenait l'engagement sacré de la rendre heureuse toute sa vie. Cette apparition subite m'avait étourdie au point que je laissai Vernonges dans la posture suppliante qu'il avait prise,

tandis que je cherchais à recueillir mes idées; enfin je lui tendis la main, et le fis asseoir à côté de moi: Vous devez penser, mon cousin, lui dis-je, qu'une proposition comme la vôtre a lieu de me surprendre; le sort de Cécilia ne dépend pas de moi; sa sœur, qui est sa tutrice, a seule le droit d'en disposer; d'ailleurs, mon ami, Cécilia est encore bien jeune, et vos sentimens me paraissent trop violens pour compter beaucoup sur leur durée. — Ils sont fondés sur l'estime et le respect, madame. Un amour qui prend naissance de ces deux sentimens, est éternel. Pendant cet entretien, Cécilia avait mis sa tête dans ses deux mains, et paraissait craindre de nous regarder. Vernonges souffrait le martyr de sa position; j'en étais moi-même très-affectée. Je mis fin à cette scène fatigante, en promettant à Vernonges d'employer tout mon crédit auprès de ma cousine;

pour la lui rendre favorable. A ce mot, Cécilia se découvrit le visage : Ah ! je respire, s'écria-t-elle ; ma sœur n'aura ni la force, ni le courage de vous refuser, et je serai heureuse ; Vernonges vous l'a promis, et Vernonges ne voudrait pas vous tromper.

—Non, ma chère, Cécilia, non, je n'oublierai jamais le serment solennel que je viens de prêter entre les mains de notre meilleure amie. Je serais un monstre, si, abusant de votre candeur, et de votre aimable innocence, je n'avais pas sans cesse présent à la mémoire l'heureux instant qui a mis le comble à mon bonheur, en m'apprenant que vous daignez partager mes sentimens. — Quoi ! vous ne savez que d'aujourd'hui que je vous aime ? Oh ! si vous en doutiez, pourquoi ne me l'avez-vous pas demandé ; j'aurais banni toutes vos craintes. Voulant terminer cette conversation, je dis à Vernon-

ges : mais vous nous écoutiez donc ? —J'avais vu Cécilia assise sur la terrasse, plongée dans ses réflexions : mon premier mouvement fut d'aller l'interrompre ; j'aperçus à ses pieds la chanson que je lui avais donnée ; j'admirais son abattement, et je formais des vœux pour que mon dernier couplet en fût la cause. Je la vis tout-à-coup revenir à elle, et fendre l'air pour vous rejoindre ; ne voulant pas cesser mes observations, je me mis en devoir de les suivre, même sous vos yeux. Comme j'entrouvrais la porte, j'entendis qu'elle prononçait mon nom ; la crainte et l'espérance me rendirent immobile ; je prêtai une oreille attentive ; sa conversation avec notre amie me fit tressaillir de joie ; votre aimable indulgence m'a enhardi ; j'ai osé vous supplier de faire mon bonheur : voilà, ma chère cousine, la vérité toute nue. Mon existence commence d'aujourd'hui.

Cécilia nous embrassa tous deux : son aimable candeur et la pureté de son ame ne lui permettait pas de soupçonner que la pudeur pouvait s'alarmer des caresses qu'elle faisait à son cousin.

M. Danerlam et mademoiselle de Vernonges se réunirent à nous pour le déjeûner ; à peine l'avions-nous commencé, qu'on nous annonça M. de Saint-Amand, qui nous dit que son impatience ne lui avait pas permis d'attendre plus long-tems à nous rendre ses hommages.

CHAPITRE VII.

Tableau frappant. — Demi confidence. — Soupçons alarmans. — Confiance renaissante.

Rien ne pouvant altérer la joie qui animait notre société, nous nous livrâmes tout le jour à des amusemens qui déridèrent un peu le front chagrin de M. de Saint-Amand.

Vernonges et Cécilia se mirent, sur le soir à faire de la musique; ma cousine et M. Danerlam jouèrent au piquet; M. de Saint-Amand et moi écoutâmes un instant le petit concert, et tous deux, mûs par le même desir de causer ensemble, nous nous rapprochâmes du feu.

Convenez, lui dis-je, que ce serait grand dommage de ne pas cultiver les dispositions dont la nature a doué Cécilia. — Je ne suis point de votre avis encore une fois, madame, pardonnez-le moi; mais j'adopterais avec beaucoup de plaisir la folie d'un de nos écrivains qui prétend qu'on ne devrait point apprendre à lire, et encore moins à écrire aux femmes.

— Je connais, comme vous, cette originalité; j'en ai ri avec l'auteur, et s'il avait voulu m'écouter, j'ai l'orgueil de croire que je l'eusse fait revenir de son erreur, comme je

prétends bien vous tirer de la vôtre.

Nous ne sommes plus au tems où les filles des rois lavaient les tuniques de leurs pères, et préparaient le lin destiné à faire la toile de leur trousseau. Dans ces heureux tems aussi, vos seules jouissances étaient les combats et les festins. Vous vous regardiez comme des héros, quand, après avoir vaincu votre ennemi, vous parveniez à lui ravir sa femme ou ses filles pour apprêter vos repas, ou vous verser à boire; car les plus grands guerriers n'ont jamais oublié ni négligé les plaisirs de la table. Dans la paix, les tournois charmaient vos loisirs; il y avait bien, à la vérité, des preux chevaliers qui combattaient pour l'honneur de leurs belles, mais ces belles étaient quelquefois des êtres chimériques, à qui le délire de l'imagination prêtait toutes les qualités que nos femmes d'aujourd'hui, pour peu qu'elles aient reçu une sorte

d'éducation, possèdent au superlatif. Dans ces tems-là donc, il importait peu que les femmes réunissent aux agrémens du corps ceux de l'esprit, leur emploi se bornant à vous servir et à vous donner des enfans. Mais aujourd'hui que les mœurs sont devenues plus douces, il est essentiel à votre bonheur, que vos femmes possèdent des talens pour charmer vos loisirs, vous délasser des fatigues inévitables des affaires que vos forces physiques vous imposent. Je suppose, par exemple, un homme avide d'acquérir des connaissances, de faire de nouvelles découvertes, il s'arrache des bras d'une épouse chérie, franchit les mers, vole aux endroits où la nature paraît avoir pris plaisir à multiplier ses richesses et ses singularités; il en fait une description sur les lieux, il ne peut emporter avec lui le sol qui possède de si grands trésors; mais il jouit d'avance du plai-

sir que ressentira sa compagne, en lisant, tracé de sa main, le récit des périls auxquels il a été exposé, et le bonheur qu'il a goûté, lorsque ses travaux et ses peines ont été couronnés par le succès. Il joint à son récit une faible esquisse des beautés qui l'environnent; son épouse, pour lui complaire, cherche à tracer sur le papier les choses qui lui ont paru flatter davântage l'ami de son cœur; le desir de réussir lui fait vaincre toutes les difficultés; elle doublera les jouissances de son époux, quand, à son retour, il trouvera sur la toile ou le vélin la ressemblance des objets qui ont attiré son admiration; il devra cette nouvelle jouissance aux talens de sa compagne; il s'en énorgueillira; elle lui deviendra plus chère; il bénira le destin de lui avoir donné une épouse qui sait apprécier et perpétuer sa gloire.

Mais au contraire, quel ennui et

quels chagrins attendent celui qui aura lié irrévocablement son sort à une femme en qui les vices de la nature n'auront point été amortis, et même anéantis par une douce et bonne éducation : il rentre chez lui sans plaisir; les gages de son union ne lui représentent que la nature dans toute sa grossiéreté; la raison lui commande impérativement d'éloigner de la maison paternelle des êtres qui seraient sans cesse exposés aux malheurs de l'exemple; l'absence de ses fils refroidit sa tendresse; il ne lui inspirent point un intérêt journalier de toutes les heures, des minutes même. Leurs progrès le flattent légèrement; leur éducation achevée, ils reviennent auprès de leurs parens : l'amitié ne les a pas réunis; la confiance est loin de leur cœur; le respect et la crainte sont les seuls sentimens qui les animent; ils s'éloignent sans regret, reviennent sans desirs. Le père, dans

sa vieillesse, n'a dans sa compagne qu'une statue; sa servante lui est aussi utile que sa femme; il passe ses jours dans la tristesse, et descend au tombeau, sans avoir joui des douceurs d'une société aimable et éclairée.

Vous me réconcilieriez avec l'espèce humaine, dit M. de St.-Amand, si j'avais sans cesse le bonheur de causer avec vous. Je conçois qu'une jeune personne élevée par vous, pourra réunir toutes les qualités du cœur et de l'esprit; mais pour dix, vingt peut-être, combien de cœurs pervers ont empoisonné les jours de ceux que le cruel destin avait liés à leur sort! Il m'a fallu, n'en doutez point, madame, de fortes raisons pour me déchaîner contre un sexe, qui, de tout tems, a commandé l'hommage et le respect. Je ne veux point vous affliger par le récit des maux qui m'ont amené à m'abhorrer moi-même; ma destinée, d'ailleurs,

a tant de rapports avec la vôtre, elle est, si je puis le dire, si fort liée avec les événemens les plus remarquables de votre vie, que je craindrais de vous occasionner des souvenirs qu'il importe pour votre bonheur que vous banissiez de votre esprit; renoncez donc au projet de me corriger. La fortune cruelle m'a contraint d'avouer mes torts, sans pouvoir vous donner les raisons qui m'ont forcé à changer de nom et de caractère. Je vous devais cet aveu pour répondre à la bonté que vous avez eu de m'admettre auprès de vous. Si je déclinais mon véritable nom, vous frémiriez, et peut-être me priveriez-vous du plaisir de vous voir; je ne me suis livré aux douceurs de votre société, qu'après m'être assuré que les monstres qui m'ont forcé à rougir de moi-même, ne souilleraient point l'asyle de la vertu. Je suis bien sûre de ne jamais m'attirer votre haine par ma faute; ce serait le

dernier coup du sort : peut-être me le réserve-t-il ?

Je ne m'attendais à rien moins qu'à la réponse de M. de Saint-Amand ; elle m'avait abasourdie. j'ai du plaisir à croire, lui dis-je, que vous êtes du petit nombre de ceux que le malheur accable sans l'avoir mérité. Je vous promets de ne tenir jamais aucun discours qui pourrait vous causer des souvenirs douloureux, et m'inspirer quelques craintes ; je fais des vœux bien sincères pour qu'une société douce vous ramène à des sentimens plus calmes.

Nous allâmes après cela prendre part au triomphe de M. Danerlam, qui ruinait ma cousine ; pour Vernonges et Cécilia, ils étaient seuls dans l'univers, et nous aurions pu causer encore long-tems, sans qu'ils s'en aperçussent.

Le piquet fini, la conversation devint générale ; malgré moi j'étais af-

fectée de mon entretien avec M. de Saint-Amand; j'avais beau montrer un air tranquille, il était aisé de s'apercevoir que mon ame n'était point aussi calme qu'avant de causer avec lui. Vernonges me regarda avec attention; je lui souris, cela le tira d'inquiétude; mais pour Cécilia, peu accoutumée à feindre, elle s'écria: je parie que M. de Saint-Amand est venu noircir ma cousine de ses contes, comme il faisait par fois à ma sœur: elle en avait de la tristesse pour huit jours, et quelquefois me querellait; je le lui pardonnais, parce qu'il n'avait aucun sujet de distraction; mais aujourd'hui que nous sommes tous gais et contens, il faut qu'il le devienne aussi. Cette folie nous fit rire malgré nous. Je priai M. de Saint-Amand d'excuser l'étourderie de mon élève. Il me répondit qu'il y était accoutumé. Peu-à-peu je repris du calme, et nous continuâmes notre

soirée fort agréablement. En nous séparant, je recommandai à Cécilia de ne pas tant tourmenter les habitans de mes bois; je desire, ma chère amie, qu'ils partagent la société dont je jouis; je veux enfin qu'ils vivent avec confiance au milieu de nous; qu'ils viennent nous visiter sans crainte, et que jamais un coup de fusil ne les effarouche. Je vous livre volontiers ceux des plaines; mais je vous demande grace pour ceux du parc. Vernonges comprit le motif de ma prière; il sourit en me quittant. Pour Cécilia, toujours naïve, et ne soupçonnant pas qu'on pût prendre des détours pour témoigner ses désirs, elle prit à l'affirmatif ma prière: je n'y gagnai rien. J'espérais que, forcée de sortir du château, elle serait moins matinale; mais son éducation robuste lui faisait braver les saisons et les frimats.

CHAPITRE VIII.

Bonheur troublé. — Vengeance tirée. — Céc ilia blessée.

Retirée seule dans mon appartement, je me laissai entraîner malgré moi aux souvenirs de mon entretien avec M. de St.-Amand. *Son véritable nom*, disait-il, *me ferait frémir*. J'avais beau rappeler tous les événemens de ma vie; elle n'avait été empoisonnée de chagrins que par M. de Fontanelle; quel rapport avait-il avec mon époux? Quelles étaient les personnes qu'il qualifiait de monstres? Je me perdais dans mes conjectures; je finis par me trouver aussi ridicule que lui de chercher qui je pouvais reconnaître sous des couleurs aussi noires, plutôt que de bannir de ma mémoire les idées sombres que M. de S.-Amand m'avait suggérées. Sans semords et sans inquiétude, je me livrai tranquillement au repos. Nos jours s'écoulaient dans la joie et le bonheur, nos plaisirs n'étaient

point bruyans; mais ils étaient vrais.

Je commence à croire à votre conversion, mon cher cousin, dis-je un jour à Vernonges: voilà plus d'un mois que vous n'avez vu Paris: nous sommes cependant dans la saison des plaisirs: les bals, les spectacles n'ont donc plus d'attraits pour vous? J'avoue que je n'ai point remarqué en vous le moindre ennui, ce qui me donne la satisfaction de croire que notre société vous suffit.

Bon, vous croyez donc qu'il ne va pas à Paris, reprit Cécilia; vous êtes bien bonne; il nous a dit, il y a trois jours, que sa présence était nécessaire à Vernonges; nous avons tous ajouté foi à son discours; il est revenu hier en se promenant un livre à la main, n'ayant pas l'air d'y penser; mais moi je l'avais vu le matin dans sa voiture passer derrière le parc, ses chevaux écumans, les roues crotées jusqu'aux moyeux, et lui tout étendu, dormant d'un sommeil profond;

d'où venait-il ? de Paris, sans doute. Il dit toujours qu'il n'a rien de caché pour nous ; et cependant il s'est bien gardé de nous raconter son voyage. Je l'ai mis à même de me prendre pour confidente ; car je lui ai rendu compte de tout ce que nous avons fait pendant son absence ; et vous, lui ai-je dit plusieurs fois, dites-moi à quoi avez-vous passé le tems ? A m'ennuyer, voilà tout ce qu'il m'a répondu. S'il m'avait confié son secret, je l'aurais gardé ; mais je l'ai découvert malgré lui, je suis libre d'en disposer comme de chose m'appartenante.

Cécilia, en disant cela, avait un petit air pqué, qui nous fit beaucoup rire. Vernonges n'avoua ni ne nia son voyage ; mais prétendit qu'il avait de quoi faire repentir sa petite cousine de son indiscrétion.

M. Danerlam devait nous quitter sous peu de jours ; Vernonges nous invita à une petite fête qu'il voulait donner à notre ami, et nous prévint

qu'il serait privé du plaisir de passer le lendemain avec nous, afin de se préparer à nous recevoir.

Toute la journée qui précéda celle où nous devions nous rendre à Vernonges, Cécilia parut occupée; elle emmenait souvent dans le parc M. de Saint-Amand; lui parlait avec action, riait aux éclats, et reparaissait radieuse; pour peu que nous l'eussions pressée, elle nous aurait volontiers dit ce qui l'occupait; mais nous ne voulumes pas le savoir, afin d'être réellement surpris de ce qu'on nous préparait.

Deux heures avant l'aurore, Cécilia avait réveillé tout le monde. Les domestiques qui l'adoraient, secondant son impatience, préparèrent ce qu'il fallait pour notre route: à dix heures nous montâmes en voitures; quatre milles séparaient la terre de mon cousin d'avec la mienne : nous eûmes bientôt franchi ce court espace.

Vernonges nous reçut avec les démonstrations de la joie la plus vive. Je fus agréablement étonnée, en entrant dans le sallon, de le voir orné des portraits de ma mère, de mesdemoiselles de Vernonges et du mien; quand je n'ai pas le plaisir d'être avec vous, mesdames, dit-il, je viens le soir vous rendre compte de mes actions de la journée; je rougirais d'avoir des fautes à vous avouer. Cette crainte m'empêche d'en commettre.

Vernonges avait poussé la recherche jusqu'à faire beaucoup arroser la grande allée de son parc, pour que le froid de la nuit gélât la terre, et que nous eussions le plaisir de nous promener en traîneau; une autre allée avait été soigneusement couverte en litière, afin que nous pussions faire une course à cheval, si cela nous convenait. Nous parcourûmes avant le dîner le parc et les potagers. Les serres chaudes avaient fait disparaî-

tre l'hiver : nous y cueillimes des fleurs et des fruits de toutes les saisons.

Nous retournâmes au château, que le jour finissait : Vernonges avait fait éclairer tous les appartemens avec un luxe qui étourdit Cécilia ; nous passâmes dans la salle à manger, où le repas le plus splendide nous attendait ; nous avions tous une gaité franche qui contribuait aux plaisirs du repas. On allait servir le dessert, lorsque nous entendîmes des coups de fouet répétés dans la cour du château. Vernonges parut étonné, n'attendant et ne desirant pas plus de convive ; à l'instant la porte s'ouvrit : une femme, en habit de voyage, ayant pour écuyer un jeune fat, s'adresse à Vernonges, en lui disant : des fêtes sans nous ! y pensez-vous, mon ami, de prodiguer votre or dans un désert, à vingt lieues de la capitale, loin de vos meilleurs amis ? cela crie vengeance. Vernonges était anéanti. Le reste de la

société ne tarda point à paraître. J'aperçus M. de Fontanelle, donnant la main à une autre femme. A sa vue, M. de Saint-Amand s'empare de son couteau et se jette sur eux. Cécilia, avec la promptitude de l'éclair, se précipite au milieu; elle arrête le bras de M. de Saint-Amand, et reçoit le coup qu'il destinait à la femme que M. de Fontanelle couvrait de son corps. Vernonges prend avec force M. de Saint-Amant dans ses bras, le fait entrer dans le salon, revient à Cécilia dont la sœur cherchait à épancher le sang; la prend de même, et l'emporte, nous prie de le suivre, et engage M. de Danerlam à rester un moment auprès des nouveaux venus.

La fureur dans laquelle nous trouvâmes M. de Saint-Amand, me tira de la stupeur où l'apparition de mon époux m'avait jeté. Vernonges me supplia de le calmer, ferma toutes

les portes, et disparut. Je m'approchai de M. de Saint-Amand, espérant tirer de lui quelques éclaircissemens : il était hors d'état de m'en donner, battait la campagne, se frappait le front avec colère, appelait à grands cris Vernonges, le qualifiait de perfide ami. Un moment après, mon cousin reparut accompagné de mes femmes et de son chirurgien. Il était pâle et tremblant. La blessure de Cécilia l'occupait exclusivement. Heureusement elle n'avait rien de dangereux; le couteau avait glissé dans le gras du bras, et la promptitude de Vernonges à s'emparer de M. de S.-Amand, avait empêché de plus grands maux. Rassuré sur la santé de Cécilia, Vernonges me supplia de ne pas l'accuser d'une visite aussi désagréable. Je me hasardai de lui demander tout bas d'où provenait la fureur de M. de Saint-Amand. C'est, je vous jure, un mystère impénétrable pour moi. Souffrez

que je vous quitte pour débarrasser notre ami, et prier ces dames de se retirer. Elles doivent être convaincues que leur présence ici y a causé le plus grand trouble, et je ne doute point qu'elles n'acquiescent à ma prière.

Nous fûmes plus d'une heure sans voir Vernonges. Enfin il parut suivi de M. de Danerlam. Mesdames, nous dit ce dernier, vos voitures sont prêtes. Nous avons pensé qu'il serait plus prudent que vous vous rendissiez chez vous. Quant à vous, M. de Saint-Amand, nous espérons que vous voudrez bien ne pas quitter madame de Fontanelle ; vous êtes avec de bons amis qui, je l'espère, vous feront oublier les maux cuisans qui vous accablent. Il est cruel pour nous d'avoir été les témoins de votre juste ressentiment ; mais les choses poussées plus avant deviendraient criminelles : ayez un peu plus de philosophie, et cessez de

vous accuser des fautes des autres; suivez l'exemple de madame de Fontanelle.

Cette courte harangue lui rendit un peu de calme; il tendit la main à M. Danerlam, et m'offrit le bras pour aller gagner notre voiture.

Vernonges avait fait monter à cheval plusieurs de ses domestiques qui, avec des flambeaux, nous entouraient. Lui-même ne quitta pas la portière que nous ne soyons rendus à Lacourie; et après s'être assuré de nouveau que la blessure de Cécilia n'avait rien d'inquiétant, il reprit la route de Vernonges.

Nous nous regardions tous avec un air qui disait : Est-ce un songe pénible dont nous sortons? M. de St.-Amand paraissait accablé de noires réflexions : Cécilia pleurait : mademoiselle de Vernonges cherchait à la calmer : je n'osais interroger notre ami, notre position était vraiment pénible.

M. Danerlam rompit ce silence. Il me paraît bien naturel, mesdames, dit-il, que vous désiriez être instruites du motif de la scène désagréable qui vient de se passer; mesdemoiselles de Vernonges, aussi ignorantes que vous du véritable nom de M. de Saint-Amand, doivent avoir la même curiosité.

Cécilia ne se trompait pas en soupçonnant que son consin avait été à Paris; il y a été en effet, et c'est son voyage qui a amené toute cette cacophonie. Le domestique, chargé de faire les emplettes nécessaires pour la fête que M. de Vernonges voulait vous donner, est lié avec le valet-de-chambre de M. de Fontanelle; il lui a rendu compte des préparatifs qu'on faisait, et des peines que mon jeune ami se donnait pour rendre la fête brillante. Le valet-de-chambre l'a dit à son maître, en présence de madame d'Orival, qui n'a laissé au-

cune tranquillité à M. de Fontanelle; qu'il n'ait consenti à venir à cette fête. Ils se sont réunis plusieurs fous, espérant surprendre agréablement votre cousin; ils ont été bien trompés dans le plaisir qu'ils se promettaient, puisque madame d'Orival n'a rencontré qu'un époux courroucé, prêt à tirer vengeance de son honneur outragé; que M. de Fontanelle a été forcé de rougir de sa société, à vos propres yeux, en voyant combien sa présence indiscrète aurait pu causer de maux en un instant, si la sage prévoyance de votre cousin ne les eût prévenus.

M. de Vernonges voulait absolument que les dames et leurs cavaliers sortissent à l'instant de chez lui : je lui ai fait entendre raison là-dessus. Pour vous même, il eût été indécent que votre cousin refusât un asyle à votre époux, à vingt-cinq lieues de chez lui, et dans un village où j'aurais défié même que sa livrée logeât,

l'usage de notre pays étant de recevoir maître et gens.

J'ai eu aussi beaucoup de peine à le déterminer de retourner à Vernonges ; il trouvait qu'il fesait un assez grand sacrifice de leur abandonner son château : heureusement j'avais, dans le moment, de la raison pour deux.

J'ai fait convenir M. de Fontanelle de la nécessité de partir demain de bonne heure, afin d'éviter de nouvelles scènes ; ainsi le calme reparaîtra au milieu de nous, et je suis convaincue que la même société ne viendra jamais y remettre le trouble.

Ainsi finit une journée commencée sous d'aussi heureux auspices.

M. de Saint-Amand nous fit des excuses réitérées de son emportement. — J'ai eu tort, je le confesse, mais je n'ai pu commander à mon ressentiment en voyant celle, dont les débauches me déshonorent, venir m'in-

sulter, par sa présence, jusques dans la retraite que ses crimes m'ont forcé de chercher. Mais, dites-moi, je vous en conjure, est-ce que cette femme impure est venue vous visiter? car enfin c'est sa voiture que je trouvai dans la cour du château, lorsque je vins la première fois pour vous rendre mon hommage. —Non, je vous jure, je n'ai reçu de visite, depuis mon séjour ici, que de Vernonges. — Ah! Vernonges! Vernonges! s'écria-t-il: comment peut-il être lié avec de pareils êtres? —Je lui rendis compte de ma connaissance avec mon cousin, du motif qui l'avait déterminé à me rendre visite et de sa conversion. M. Danerlam justifia pleinement son ami dans l'esprit de M. de Saint-Amand. Nous nous retirâmes chacun dans nos appartemens, diversement occupés. Je fis promettre à Cécilia de ne point sortir du château que nous n'ayons la certitude que toute cette compagnie

avait disparu : songez, lui dis-je, ma chère amie, que cela compromettrait Vernonges, et moi-même, si vous étiez rencontrée de quelqu'un d'eux : elle me le promit et me tint parole.

CHAPITRE IX.

Duel. — Mort d'un des combattans. — Séparation douloureuse.

A PEINE le jour commençait à poindre, que Cécilia était à ma porte : je n'avais guères plus dormi qu'elle. Votre blessure vous a donc tenue éveillée ? lui dis-je. — Non, l'inquiétude seule ne m'a pas permis de me livrer au sommeil ; je viens avec vous pour avoir le courage de tenir ma parole. Mon être tout entier est sur la route de Vernonges. Le soleil dore déjà les montagnes, et mon cousin n'a point encore paru. — Votre impatience n'est pas raisonnable, ma chère Cécilia : vous savez ce que M.

Danerlam a exigé de lui ; il faut qu'il fasse le sacrifice tout entier : il ne pourra nous rejoindre que quand il sera libre. — Oh ! que M. de Saint-Amand avait bien raison de détester les gens de Paris ! qu'ils sont méchans ! je les hais presqu'autant que lui.

M. Danerlam, que la scène de la veille avait autant agité que nous, apprenant qu'il était jour chez moi, vint nous rejoindre. Il avait une manière si persuasive de s'exprimer qu'il parvint à tranquilliser Cécilia. Une voiture que nous entendîmes, la fit tressaillir; elle était si pâle que je craignis qu'elle ne s'évanouît : Vernonges parut à l'instant, et fit renaître les roses sur son beau teint.

Enfin je vous revois, mes bons amis; où est le malheureux Saint-Amand ? ô combien il est à plaindre ! Ma chère cousine, c'est à vous que je dois de m'être séparé de cette perni-

cieuse société : ma vie entière suffira à peine pour vous en témoigner ma reconnaissance. Croiriez-vous qu'ils sont encore à Vernonge? Avant le jour, j'avais eu la précaution de faire venir les chevaux de poste ; je fesais faire un train d'enfer dans le chateau pour les réveiller ; mais le diable qui les a conduits chez moi, les tenait endormis pour me tourmenter. Le chevalier d'Orival a prétendu qu'il ne pouvait partir sans déjeûner ; Fontanelle, le plus faible des hommes, et maîtrisé par cet homme infernal, répond *amen* à tout ce qu'il dit, et j'ai été forcé de consentir à ce qu'on leur servît un repas. J'étais dans une inquiétude mortelle. Je n'ai pu résister au desir de savoir de vos nouvelles. Je les ai laissés maîtres chez moi, bien determiné à n'y rentrer que quand ils en seront sortis.

M. de Saint-Amand, curieux de savoir s'il était délivré du voisinage

de sa femme, et voyant la voiture de Vernonges, vint nous rejoindre : Notre honnête jeune homme se jeta dans ses bras, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour chasser de son esprit la scène de la veille.

Sur le midi, le valet-de-chambre de Vernonges vint lui faire part que toute la bande joyeuse avait repris la route de Paris ; il remit une lettre à son maître : tandis qu'il la lisait, je crus voir sa figure s'altérer. Je le fixai d'un air attentif, il s'en aperçut ; et déchirant la lettre en riant, il dit : Je vous tiens quitte de vos remercîmens; la seule obligation que je me sente capable de vous avoir, est votre prompt départ.

M. Danerlam, qui comme moi, avait remarqué le changement qui s'était fait sur la figure de Vernonges, avait eu, sans affectation, la précaution de ramasser cette fatale lettre : cette prévoyance devint le salut de Vernonges.

Mon cousin passa la journée avec nous : son air calme banit tous mes soupçons. Il nous quitta avec promesse de nous rejoindre le lendemain de bonne heure. M. Dalernam le conduisit jusqu'au bout de l'avenue; là il l'embrassa à plusieurs reprises. Quand on a l'esprit porté à l'inquiétude, la moindre chose donne matière à des conjectures : j'allai au-devant de notre ami, que j'accablai de questions ; mais sans se troubler, il m'accusa de me forger à plaisir des tourmens. Chaque jour suffit à sa peine, me dit-il ; prenons le bien quand il arrive, la somme des maux est toujours assez forte.

M. de Saint-Amand était un tout autre homme depuis la scène de Vernonges : sa douleur n'était plus concentrée. Il nous raconta toutes ses aventures avec sa femme, son propre frère et mon époux : je rougissais qu'une femme se portât à de pareils excès.

Mais ce qui m'étonnait pour le moins autant, c'était la conduite du chevalier d'Orival. Comment est-il possible, m'écriai-je que votre propre frère, loin de blâmer madame d'Orival, partage son désordre; il faut qu'il n'ait aucunes notions de l'honneur.

Malgré nous, la conversation roula toute la soirée sur ce chapitre; nous nous séparâmes avec une mélancolie affreuse; nous avions tous besoin de consolation, et aucun de nous n'était capable d'en donner à l'autre.

Le lendemain nous retrouva aussi tristes : jamais matinée ne me parut aussi longue. M. Danerlam était sans cesse à la fenêtre donnant sur l'allée de la grande route; il avait peine à cacher le sombre qui l'entourait : sur les onze heures, il reçut un paquet; je reconnus sur l'adresse l'écriture de Vernonges; il mit le tout dans sa poche, sans nous faire part du conte-

nu. Cette réserve mit le comble à mon inquiétude. Je faisais cependant l'impossible pour la cacher, afin de ne pas affecter Cécilia qui était dans une position affreuse. Excepté M. Danerlam, aucun de nous n'avait de sujet réel de s'affecter; et cependant nous craignions de nous interroger, comme si nous avions eu la certitude d'apprendre une fâcheuse nouvelle. Dans un moment de silence profond, Cécilia s'écria : voilà Vernonges. M. Danerlam se leva précipitamment et fut à sa rencontre; il le serra à plusieurs reprises dans ses bras, et semblait respirer plus à l'aise. M. de Saint-Amand parut surpris de cette expansion : Sommes-nous menacés de quelques nouveaux malheurs? Non, non, dit M. Danerlam; nous n'avons rien à redouter, puisque Vernonges est avec nous.

La pâleur affreuse de mon cousin ne me rassurait pas : je l'examinai

scrupuleusement, et je vis, non sans frayeur, qu'il était en frac, sans être coiffé, et son épée au côté. Ce fut pour moi un trait de lumière ; je craignis que ce ne fût contre M. de Fontanelle qu'il n'eût tourné ses armes; je devins aussi pâle que lui. Pour dieu! m'écriai-je : tirez-moi de mon anxiété. — Où est M. de Fontanelle? — Je le crois maintenant bien près de Paris, répondit Vernonges avec assez de sang-froid. — Mais, qui donc vous a forcé de nous quitter? de vous présenter ainsi? Ah! mon ami, vous nous cachez la vérité; dites-nous la, je vous en conjure; quelqu'affreuse qu'elle soit, elle ne peut égaler notre inquiétude. M. Danerlam tâcha, mais en vain, de nous calmer. Cécilia se jeta dans les bras de Vernonges, en lui disant : Nous ne sommes donc plus vos amis, puisque vous craignez de nous faire partager vos chagrins. Il ne tint point aux larmes de Cécilia ;

il la serra contre son cœur, et nous raconta ainsi ce qui lui était arrivé depuis son départ de Lacourie.

« En vous quittant le soir, je me rendis à Vernonges, ainsi que M. Danerlam l'avait exigé : je trouvai le chevalier d'Orival commandant à mes domestiques, comme j'aurais pu le faire. Tout le monde était à table, d'une gaité insultante ; à peine daigna-t-on faire attention à moi. Il leur fut aisé de s'apercevoir que leur conduite me déplaisait ; d'Orival fut le seul qui parut le remarquer : ses plaisanteries n'en devinrent que plus fortes. Ne pouvant plus me contenir, je m'adressai à Fontanelle, comme le plus coupable à mes yeux : Il serait bien tems, lui dis-je, que vous eussiez la complaisance de me laisser libre chez moi ; je crois que vous avez mis la mienne à une épreuve qui doit vous suffire, et qu'avec un peu de réflexion, vous avez dû pen-

ser que j'étais plus qu'honnête de recevoir des gens que je n'avais point invités, et qui ont fait fuir ceux que j'avais suppliés de me faire l'honneur de venir chez moi. Le respect que je porte à madame de Fontanelle, les liens du sang qui m'attachent à elle, et plus encore l'estime qu'elle commande, m'ont imposé la loi de la modération; mais il est un terme à tout, et j'ose espérer que vous voudrez bien en mettre un à votre importunité.

Comment, reprit en riant madame d'Orival, Vernonges se fâche! mais, mon ami, nous avons cru vous faire beaucoup de plaisir... et encore plus d'honneur, s'écria son beau-frère. Pourquoi votre *respectable* cousine s'est-elle effarouchée? Il fallait qu'elle restât au milieu de nous; j'ai pourtant quelques obligations à une petite fille qui a arrêté la fureur de mon *cher époux*; j'avoue avec franchise

que si nous vous eussions cru en société avec des *ours* et des *tigres*, je n'aurais pas tourmenté Fontanelle pour venir vous visiter; mais heureusement nous en sommes quittes pour la peur, et guéris pour la vie de venir vous troubler dans vos charmantes fêtes; en vérité vous nous avez donné le sujet d'un drame.

Que j'espère faire jouer incessamment, reprit encore le chevalier. Vernonges, nous t'arrêterons une loge pour toi et tes convives.

Trêve de plaisanteries, monsieur, je ne les aime ni ne les souffre. Allons, dit Fontanelle, il ne faut pas que ton drame soit une tragédie; chevalier, Vernonges a raison: il ne nous attendait pas; il a dû être surpris et fâché de notre visite. J'ignorais qu'il fût du si grand bien avec *ma tendre moitié*; on m'avait bien dit qu'il vivait en hermite; je ne le croyais pas tout-à-fait; mais maintenant, je

le jurerai à qui le voudra. Tu te perds, mon ami, si j'avais voulu, je serais comme toi un réclus; *ta chère cousine voulait aussi me convertir* : j'aime bien mieux qu'elle ait opéré le miracle sur toi. Quand tu seras las de la vie retirée, tu viendras nous rejoindre, nous te recevrons à bras ouverts. Fais-nous conduire dans les appartemens que tu nous a destinés; et demain nous te laissons dans ta solitude : bon soir, mon ami; sans rancune; j'espère que tu te lasseras bientôt de la vie maussade que tu mènes ici, et que tu nous reviendras.

J'avais promis de me contenir, et je gardai le silence. Je les ai quittés le lendemain pour venir vous rendre mon hommage, et m'informer de la blessure de Cécilia : je croyais en être quitte. Mais, quand mon valet-de-chambre est venu m'annoncer leur départ, il m'a remis une lettre du cheva-

lier d'Orival, dans laquelle il me provoquait en duel. Je suis allé ce matin au rendez-vous indiqué : l'incertitude de mon sort m'avait fait envoyer à M. Danerlam l'expression de mes dernières volontés; mais le destin, en me conservant la vie, m'a rendu assez malheureux pour la ravir à mon adversaire. Je l'ai laissé entre les mains de son domestique, après lui avoir prodigué tous les secours que l'humanité exigeait : ils ont été sans effet.

Cette aventure peut avoir des suites : je crois prudent de m'absenter pour quelque tems; je laisse mes intérêts entre les mains de notre ami Danerlam ; il m'a offert un azile dans une terre qu'il possède dans le Bocage ; je vais m'y rendre sans suite, et sous le nom de son neveu, je pourrai avoir de vos nouvelles, et aussitôt que cette malheureuse affaire sera terminée, je reviendrai recouvrer le bonheur au milieu de vous.

Est-il possible, s'écria M. Saint-Amand! Enfin le ciel est juste : il vient de punir un coupable. Vernonges, rassurez-vous sur les suites de cette aventure; moi seul ai le droit de venger sa mort; et je la crois trop bien méritée pour que vous en soyez puni ; d'ailleurs, il vous a provoqué. Voilà donc, s'écria-t-il, mon infâme épouse sans appui! »

M. Danerlam pressa Vernonges de prendre congé de nous : un moment de retard peut devenir funeste ; partons, mon ami ; allons à Rouen ; et que ce soir vous soyez dans la diligence de Caen pour vous rendre au Bocage. Fiez-vous sur moi de la réussite de votre affaire. Vernonges remonta vingt fois le perron pour nous serrer dans ses bras ; Cécilia était évanouie dans les miens. Je vous laisse ma vie, ma chère cousine, me disait-il ; au nom de tout ce que vous avez de plus cher, conservez-moi ma

Cécilia ! Enfin M. Danerlam l'arracha d'auprès de nous ; nous le suivimes des yeux aussi long-tems que nous pûmes ; j'eus toutes les peines du monde à consoler Cécilia. Quatre jours après, nous reçûmes une lettre de Vernonges ; elle apporta un peu de calme à notre douleur ; mais le sort nous réservait de plus grands maux. M. Danerlam nous recommandait, dans une lettre jointe à celle de mon cousin, de faire l'impossible pour garder auprès de nous M. de Saint-Amand ; cela étant essentiel à l'affaire de notre ami. Cécilia, qui ne pouvait plus le voir depuis le départ de Vernonges, se rendit à mes raisons, et nous le déterminâmes à rester auprès de nous.

CHAPITRE X.

Précaution urgente à prendre. — Déguisement nécessaire. — Résolution généreuse.

Il est quelquefois essentiel de se faire illusion : on perdrait courage si l'on n'était soutenu par de fausses idées. Telle était ma position : j'étais obligée de me tromper moi-même pour tranquilliser Cécilia : un quart-d'heure de retard, quand elle attendait des nouvelles de Vernonges, la mettait au désespoir. Il y avait déjà quelque tems que nous n'avions vu M. Danerlam ; il me fit dire par un exprès, que, toute affaire cessante, il fallait que je me rendisse à Rouen ; mais sur-tout que je vinsse seule : ce que j'ai à vous communiquer, m'écrivait-il, demande la plus grande discrétion ; si je n'eusse pas craint d'être surveillé, j'eusse été à Lacourie ; mais la pru-

dence exige que je m'absente de chez vous; je vous invite même à ne pas descendre chez moi; venez seule, je vous le répète, et dans un équipage peu remarquable.

Je ne savais comment m'absenter sans alarmer Cécilia. Je résolus de faire part de mon embarras à M. de Saint-Amand; il était intéressé comme moi, à garder le silence : peut-être ce que j'allais apprendre le touchait-il au moins d'aussi près; d'ailleurs, c'était un homme de bon conseil, et d'un sens très-droit, quand il n'était pas question de sa femme.

Nous résolumes de faire une histoire à Cécilia : M. de Saint-Amand me pria de le laisser le maître : qu'il ne me recommandait rien autre chose, que d'approuver ce qu'il proposerait, et qu'il me mettrait, dès le lendemain matin, dans le cas d'aller rejoindre M. Danerlam; que je pouvais donner des ordres en conséquence.

Par un secret pressentiment, je pris confiance dans sa promesse ; je me rendis sur-le-champ à la ferme qui tenait au château ; j'ordonnai au fermier de me tenir prête, pour le lendemain au point du jour, sa cariole, et un garçon de la ferme, que j'envoyais une de mes femmes à Rouen, faire quelques emplettes, et que j'avais besoin qu'elle fût de retour avant mon lever.

Je rejoignis mesdemoiselles de Vernonges, que M. de Saint-Amand amusait pendant mon absence.

L'heure de la poste est passée, nous dit-il après un moment de silence, et point de nouvelles de Vernonges ! J'ai imaginé un moyen pour diminuer nos inquiétudes, et pouvoir communiquer avec lui aussi souvent que nous le voudrons. A ces mots, Cécilia le conjura de s'expliquer. Vous connaissez mon désert, continua-t-il ; jamais aucun mortel, de-

puis que je l'habite, n'y est entré; j'ai même fait construire un souterrain qui communique à la grote la plus prochaine de la maison de mademoiselle de Vernonges; personne ne connaît ce souterrain; l'ouvrier qui l'a construit, et qui n'a point eu d'autre aide que moi, est mort depuis six mois; je suis seul possesseur de mon secret. Il serait donc possible que Vernonges vînt habiter mon Désert: lorsque l'on voudrait le voir, il ne serait pas nécessaire d'aller dans la maison, nos fréquentes visites pourraient le faire soupçonner; mais nous irions chez mademoiselle de Vernonges, et par la petite porte du jardin, qui est en face de la grote, on entrerait dans le souterrain qui communique à l'appartement que Vernonges habiterait; nous pourrions le voir à tous les instans, sans qu'on soupçonnât seulement que nous sommes entrés au Désert.

Cécilia ne fut pas la dernière à adopter la proposition : il faut lui envoyer un exprès, s'écria-t-elle, et qu'il parte sur-le-champ.

Peut-être me fais-je illusion sur le local, reprit M. de S.-Amand ; mais si vous voulez, mesdames, venir avec moi demain le visiter, vous vous convainquerez par vous-mêmes de la vérité.

Non, non, dit avec feu Cécilia, il ne faut pas que ma sœur et ma cousine y viennent ; quand madame de Fontanelle sort, il lui faut une suite : nous irons tous deux, et nous partirons à la pointe du jour, un fusil sur l'épaule ; cela ne paraîtra extraordinaire à personne, on sait que c'est mon habitude. Nous consentimes à ce que Cécilia y fût seule avec notre misantrope.

Cette proposition de M. de Saint-Amand avait donné de la bonne humeur à Cécilia ; moi-même j'étais

très - satisfaite d'avoir un moyen de m'absenter à l'insçu de ces dames; je proposai la retraite de bonne heure, afin d'être plus matinale.

Lorsque je fus retirée dans mon appartement, je fis prier M. de Saint-Amand d'y passer.

Est-ce un conte à plaisir que vous nous avez fait, lui demandai-je? — Non, madame; c'est exactement vrai: si j'eusse été moins troublé lors du départ de Vernonges, je vous en aurais fait la proposition. J'avais imaginé ce souterrain lorsque madame d'Orival me fit menacer par mon propre frère d'attenter à mes jours, si je fesais la moindre démarche pour lui ravir sa liberté; j'étais loin d'y penser; mais ma famille, indignée contr'elle, avait cru devoir pressentir le ministre sur sa conduite. Elle en avait été prévenue, et soupçonnant qu'il n'y avait que moi qui pût faire une pareille de-

mande, elle se concerta avec le chevalier, qui, sans ressource (puisqu'il avait en très-peu de tems consommé sa légitime) et ne vivant que des dons de sa belle-sœur, crut ne pas trop payer ses bontés, en se rendant son complice. Connaissant parfaitement les individus à qui j'avais affaire, je pris mes précautions pour me soustraire à leurs fureurs. Je fermais avec soin mon appartement, et au moindre bruit que j'entendais, je me réfugiais dans mon souterrain, après quoi je me rendais chez mademoiselle de Vernonges. Je trouvais toujours un prétexte pour envoyer le jardinier chez moi, et je n'y rentrais que quand je m'étais assuré par des questions réitérées, que tout était tranquille. —Mais d'après cela, il serait réellement possible d'y faire loger mon cousin.

— Je le crois comme vous. Communiquons ce projet à M. Danerlam,

et s'il l'approuve, nous aurons bientôt la satisfaction de voir notre pauvre ami, qui doit passer de tristes jours loin de ce qu'il aime.

Nous continuâmes à causer encore long-tems M. de Saint-Amand et moi : j'entendis sonner la pendule du sallon; à mon grand étonnement, elle sonna trois heures. Oh! bon dieu! m'écriai-je, vous ne pourrez jamais vous lever, et Cécilia va vous quereller.

—Il est un bon moyen pour l'éviter; je ne me coucherai pas.

— J'ai grande envie d'en faire autant; dans trois heures il fera jour, et je pourrai me mettre en route. Si je m'abandonne au sommeil, je ne pourrai partir qu'au moment où vous serez prêt à revenir.

Je sonnai une de mes femmes, à qui je dis d'aller réveiller ma bonne, dont j'avais besoin à l'instant.

Mademoiselle Julie (c'est ainsi que

se nommait celle à qui je parlais), m'offrit de remplacer Mlle Enuegele (ma bonne); je n'y consentis pas : ce refus m'a fait répandre bien des larmes.

Quand ma bonne fut venue, je la priai de me donner une espèce de capotte de camelot, avec laquelle elle allait en route (toutes les bourgeoises de Normandie portent ce vêtement, l'hiver); je lui recommandai aussi de mettre un de mes bonnets, de se coucher dans mon lit, et de n'en sortir que quand je viendrais moi-même la réveiller, voulant faire un absence sans que personne s'en doutât : mademoiselle Enuegele, n'ayant jamais eu d'autres volontés que les miennes, consentit à ma demande.

Quand je me fus revêtue de sa capotte, et fait son coucher, M. de Saint-Amand et moi sortîmes de mon appartement : je lui recommandai d'appeler Mlle Julie, de lui dire qu'elle

pouvait se retirer, que je venais de me mettre au lit.

Je me rendis à la ferme. La cariole était prête; en très-peu de tems je fus à Rouen. Je descendis chez M. Danerlam : ma voiture et mon ajustement devant me faire prendre pour une fermière des environs, je ne craignais point d'être reconnue. J'étais, en effet, si meconnaissable, que mon viel ami, lorsque j'entrai dans son cabinet, m'assura qu'une affaire majeure le forçait à sortir, et qu'il ne pouvait m'entendre.

Quand il m'eût reconnu, il donna l'ordre qu'on nous laissa seuls.

J'était bien impatiente, mon ami, de causer avec vous, lui dis-je : le sort qui me poursuit ne m'a pas même laissé la consolation de pouvoir épancher mes chagrins dans votre cœur : je suis obligée, tous les jours, d'imaginer des moyens de consoler Cécilia, tandis que j'aurais besoin moi-même de

quelqu'un qui m'aidât à supporter mes maux.

Il faut vous armer de courage, vous n'êtes point à la fin de vos malheurs. Je suis instruit, par un ami sûr, qu'on a surpris un ordre du roi, pour venir chez vous, arrêter M. de St.-Amand, qu'on accuse d'être complice de Vernonges pour assassiner le chevalier d'Orival; madame d'Orival a trouvé le moyen, pour se débarrasser de son mari, de faire entendre au ministre, que depuis long-tems M. de Saint-Amand roulait ce projet dans sa tête; qu'elle le suppliait, pour sauver l'honneur de sa famille, de donner une lettre de cachet, à l'effet d'enfermer M. de Saint-Amand pour le reste de ses jours. M. de Fontanelle a eu la lâcheté d'appuyer sa demande, et j'ai la certitude que demain on viendra chez vous pour enlever M. de St.-Amand : il faut prévenir ce malheur; il nous sera très-nécessaire pour punir cette

méchante femme, et sauver Vernonnonges de la calomnie répandue sur son compte.

J'étais anéantie : mes idées étaient si confuses, que je ne me ressouvenais de rien de ce que je devais dire à notre ami; enfin je me remis, et lui fis le récit du souterrain.

Voilà une excellente découverte, il faut qu'il en use pour lui dès aujourd'hui. Je vais envoyer à Vernonges un exprès; j'ai besoin de communiquer souvent avec lui, et son éloignement devient préjudiciable à ses intérêts. Partez, madame, vous n'avez pas un instant à perdre; dites à M. de Saint-Amand qu'il se tranquillise, que je lui promets de le tirer des griffes de sa furie; je ne lui demande que de la prudence, et surtout qu'il ne fasse aucune démarche sans me la communiquer. Si le procès s'entame, comme il y a tout lieu de le présumer, alors je me déclare leur

défenseur, et je pourrai vous voir. Jusqu'à ce moment, il faut laisser croire, ainsi qu'ils le disent, que je me suis retiré de chez vous; tandis qu'on est dans cette croyance, chacun vient me parler de cette affaire, et dans ce conflit de propos, j'attrape quelques vérités utiles.

Je quittai M. Danerlam, et lui promis de lui euvoyer Mlle Enuégele le lendemain, pour lui faire part de ce qui se serait passé.

J'arrivai à Lacourie dix minutes avant Cécilia, ma bonne avait à peine eu le tems de changer d'habits avec moi. Ils se rendirent tous deux dans mon appartement. J'entendis M. de Saint-Amand demander s'il était jour; je sonnai sur-le-champ : Cécilia entra la première.

Je suis transportée de joie, me dit-elle, le souterrain est un palais; il faut écrire à Vernonges.

— Cela est inutile, repris-je; j'ai

eu, pendant votre absence, une visite de M. Danerlam; il a envoyé un exprès à mon cousin, et j'espère que nous le verrons sous peu de jours. Je désirerais bien faire part de cette nouvelle à ma cousine: Cécilia, voulez-vous l'aller chercher pour déjeûner ?

Elle partit aussitôt.

Je rendis compte à la hâte à M. de Saint-Amand, des nouveaux malheurs qui venaient l'assaillir. Il faut, lui dis-je, nous séparer immédiatement après le déjeûner. Je vais tâcher d'apprendre cette nouvelle à ces dames, avec le plus de ménagement possible. Cette nuit, l'on vous fera porter dans le souterrain, tout ce qui vous sera nécessaire; ma bonne et le valet-de-chambre de ma mère seront nos seuls confidens: je réponds d'eux, ils sacrifieraient tout pour moi.

Nous fûmes interrompus par ces dames. Je pris mille détours pour

leur faire part de mon voyage à Rouen, et de ce que j'y avais appris. Cécilia ne pouvait revenir de son étonnement : que je suis fâchée, s'écria-t-elle, d'avoir empêché que vos coups n'atteignissent cette méchante femme; Vernonges ne serait point en but à leur haîne, et vous seriez moins malheureux ! Elle voulut absolument conduire M. de Saint-Amand au souterrain; ils firent au moins une lieue pour dérouter ceux qui pourraient les avoir suivis. Cécilia alla jusqu'à la maison de sa sœur; de là elle dépêcha le jardinier, pour qu'on lui envoyât une voiture. M. de St.-Amand, me fesait-elle dire, ayant affaire à Honfleur, et ayant trouvé une occasion favorable dont il a profité, elle se trouvait seule pour revenir. Je fis monter mademoiselle Enuegele en voiture, pour aller quérir Cécilia.

Rassurés sur le sort de M. de St.-

Amand, nous attendîmes sans effroi les gens chargés de l'arrêter.

M. de Fontanelle, stimulé par madame d'Orival, avait peint, à l'exempt de police, porteur de l'ordre, ma maison comme l'asile d'une troupe de spadassins, et qu'il serait dangereux pour lui de s'exposer seul pour l'exécution de son ordre. Il lui conseilla de se faire accompagner par la maréchaussée, voulant occasionner un esclandre, et me donner une mortification de plus, mais son attente ne fut pas remplie.

Quand l'exempt de police eut exhibé son ordre au commandant de la maréchaussée, ce dernier lui dit qu'il ne pouvait lui prêter main-forte, sans risquer que le parlement ne le décrétât de prise de corps. On a omis d'insérer dans votre ordre : *Nonobstant clameur de haro et charte normande.* M. de Saint-Amand est sûrement au fait de ce privilége; il peut

crier *haro* sur vous, et si vous fesiez résistance vous en seriez la dupe, le ministre même qui a délivré l'ordre ne pouvant vous soutenir : un arrêt du conseil n'a d'effet dans cette province, que quand il est revêtu de cette formalité, et le parlement sait faire respecter ses droits. Tout individu qui passerait outre une *clameur de haro*, serait à l'instant décrété de prise de corps, et son procès lui serait fait sans désemparer.

L'exempt ne voulut rien prendre sur lui et se retira.

Le lendemain, nous attendîmes toute la journée sans que personne parût; je présumai qu'on viendrait la nuit afin d'éviter l'éclat : je leur fesais plus d'honneur qu'ils ne méritaient. J'envoyai, dès le grand matin, mademoiselle Enuegele chez M. Danerlam, qui me fit part de la démarche de l'exempt, et de la réponse du con-

mandant, laquelle réponse il tenait de lui-même.

Je pense, ajouta-t-il, qu'ils en resteront-là. Je me suis déterminé à les prévenir : demain je vais dîner avec vous; sur le soir, j'irai voir le malheureux Saint-Amand; il y a trop long-tems qu'on abuse de sa faiblesse: j'en veux faire repentir ses ennemis.

Je ressentis une sorte de satisfaction de la résolution de M. Danerlam.

Cécilia monta à cheval, suivie du valet-de-chambre de ma mère, et se rendit à la grote : par un signal convenu, elle avertit M. de Saint-Amand, et lui annonça la visite de M. Danerlam, pour le lendemain. Ses maux se trouvèrent diminués de moitié par cette heureuse nouvelle. Bientôt, lui dit-elle, votre solitude sera moins affreuse; nous espérons que Vernonges ne tardera pas à venir la partager. Elle quitta M. de Saint-Amand beaucoup plus tranquille que la veille.

CHAPITRE XI.

Réunion et départ précipité. — Nouvelles calomnies. — Fuite en Angleterre.

Notre sort était bien changé : les journées, avant le départ de Vernonges, nous paraissaient des heures, et maintenant les minutes nous semblaient des jours entiers ; le chagrin et l'inquiétude s'emparaient de nous à notre réveil, et nous suivaient jusques dans les bras du sommeil.

Monsieur Danerlam devant venir dîner à Lacourie, nous résolûmes d'aller au devant de lui ; à peine avions-nous franchi l'avenue du château, que nous aperçûmes sa voiture ; à mesure qu'elle avançait, nos regards curieux cherchaient à le découvrir. Cécilia qui, sans aucune raison, s'était persuadée que Vernonges l'accompagnerait, fut la première à s'apercevoir qu'il n'était pas seul : elle me

serra la main avec force, en me disant : Voyez-vous quelqu'un à côté de notre ami? Oh! comme mon cœur bat! Si c'était Vernonges!

Que vous êtes ingénieuse à vous tourmenter, ma chère Cécilia, lui dit sa sœur; si ce n'est pas notre cousin, vous allez retomber dans votre mélancolie ordinaire; au lieu de nous consoler mutuellement, il semble que vous preniez plaisir à aggraver nos maux.

Cécilia, sans écouter sa sœur, avait les yeux fixés sur la voiture; quand elle fut assez près pour faire cesser son illusion, elle partit avec la vitesse d'un jeune faon apercevant sa mère, et eut bientôt atteint les voyageurs. La voiture s'arrêta : un homme en sortit et fut se précipiter aux genoux de Cécilia, qui avait perdu l'usage de ses sens. Nous doublâmes le pas, et les rejoignîmes comme elle revenait à elle : c'était

en effet Vernonges. Mon cœur me l'avait dit, s'écria-t-elle! Oh! je ne vous quitte plus; je sens que je mourrais, s'il fallait encore me séparer de vous.

Nous montâmes tous cinq dans la voiture, et nous nous rendîmes en grande hâte au château. Après les premiers épanchemens de joie, M. Danerlam nous dit, qu'il ne fallait pas que Vernonges restât avec nous, et que dès le soir même il exigeait qu'il allât rejoindre monsieur de Saint-Amand. Je fis venir mon vieux valet-de-chambre; mademoiselle de Vernonges lui donna les clefs de sa maison, pour faire transporter dans le souterrain un lit et tout ce qui était nécessaire au nouvel hôte de M. de Saint-Amand. Mademoiselle Enuegcle l'accompagna, ne voulant pas, nous dit-elle, qu'il y eût tant de monde dans notre secret.

M. Danerlam nous fit alors part

du projet qu'il avait de faire rendre plainte en adultère, par M. de Saint-Amand : toutes les preuves sont acquises; il se trouvera par-là débarrassé de sa femme; et M. de Fontanelle, n'étant plus subjugué par cette mégère, pourra écouter les sentimens de l'honneur, et mener une conduite diamétralement opposée à celle qu'il tient; il faut aussi, madame, me dit-il, que vous tâchiez de découvrir quel est celui de vos gens qui vous trahit : tout ce qui se passe dans votre maison est su de M. de Fontanelle. Il a bien fallu que j'eusse aussi mes espions : le domestique de M. de Vernonges, qui, par son bavardage, nous a attiré la visite de ces malheureux, a été congédié par son maître; il l'a fait contre mon aveu; mais j'ai su réparer son étourderie. Cet homme est venu me trouver quand M. de Vernonges l'a mis à la porte : je lui ai aisément persuadé que c'était un

moment d'humeur facile à faire disparaître; mais que je lui promettais de le faire rentrer en grâce, et de le combler de présens, s'il voulait faire aveuglément ce que je lui prescrirais. Il y a souscrit sans balancer : alors je lui ai enjoint d'aller se présenter à madame d'Orival, de lui dire qu'il était renvoyé parce qu'il l'avait instruite de la fête qu'on donnait, et qu'il était puni du plaisir qu'il se promettait de réunir les anciens amis de son maître, se trouvant sans place dans une saison rigoureuse. Sans doute madame d'Orival vous prendra à son service, lui ai-je dit, et alors vous me rendrez compte de tout ce que vous apprendrez de leurs démarches contre Vernonges. Mes désirs ont été satisfaits : il a parfaitement rempli sa mission jusqu'à aujourd'hui; et c'est par lui que j'ai appris que M. de Saint-Amand avait passé une nuit entière dans votre ap-

partement, il y a peu de tems. Madame d'Orival a beaucoup plaisanté sur votre compte; a cherché à insinuer que vous vous consoliez avec son mari des infidélités du vôtre. Vous voyez, continua-t-il, que toutes vos actions sont empoisonnées.

Je fus singulièrement affectée de cette découverte : il est toujours pénible d'avoir à se défier; d'ailleurs le soupçon peut tomber sur un innocent, et l'injustice qu'il éprouve nous fait un ennemi de plus.

Dès le même soir, j'eus de fortes preuves contre une de mes femmes.

Pendant le dîner, Vernonges nous dit, en présence des domestiques, qu'il n'était venu nous voir qu'en passant; qu'il avait affaire à Villers sur mer; qu'il profiterait de la voiture de M. Danerlam, pour aller jusqu'à la première poste; qu'il se rendrait de là au Hâvre pour prendre

le paquebot qui va à Honfleur, où la voiture de son ami l'attendait; qu'après quelques jours de résidence à Villers, il irait à Avranches voir madame sa mère.

M. Dancrlam le chargea de nous envoyer des lapins et des moutons de Cabour.

A la brune, ces messieurs nous quittèrent; nous les vîmes partir avec beaucoup moins de chagrin, ayant l'espoir de nous voir dès le lendemain.

Quand ils furent partis, nous nous retirâmes dans mon appartement. Nous commençâmes heureusement à nous entretenir de choses peu intéressantes pour nos affaires; la rencontre de Vernonges avait seule fait le sujet de notre entretien. Je crus entendre quelque bruit dans ma bibliothèqne. Portée à la défiance par le récit de M. Danerlam, mes soupçons se tournèrent en certitude. Je

fis signe à ces dames de continuer de causer, et je me glissai doucement à la porte de ma bibliothèque; je la trouvai ouverte; je la poussai avec force, et saisis le bras de quelqu'un qui cherchait à s'évader. Je priai mademoiselle de Vernonges de sonner, et invitai Cécilia à venir me prêter secours, la personne que je tenais, fesant des efforts incroyables pour se sauver. Cécilia vint à moi, ayant une bougie à la main. Nous vîmes mademoiselle Julie, ma femme-de-chambre, qui était postée là pour nous écouter. Je lui fis de vifs reproches, et lui signifiai qu'il fallait qu'elle sortît de chez moi dès le lendemain: je fis venir mon homme d'affaires, et lui ordonnai de faire le compte de mademoiselle Julie; de lui payer son voyage pour se rendre à Paris, et qu'à mon lever je ne prétendais pas qu'elle fût au château. Nous visitâmes les cabinets qui étaient contigus

à ma chambre à coucher : après nous être assurés qu'il n'y avait personne, nous en fermâmes les portes, et nous causâmes en sûreté.

Je fis part à M. Danerlam de ma découverte; il me félicita de m'être débarrassée de cette fille. Trois jours après, il reçut une lettre de son espion, qui lui mandait que mademoiselle Julie était descendue de voiture à l'hôtel, et que sur-le-champ madame d'Orival l'avait admise à son service.

Cécilia, qui n'avait pas perdu l'habitude d'aller à la chasse, était encore plus exacte à prendre cet exercice, depuis que Vernonges habitait le souterrain.

Pour avoir le plaisir de voir aussi nos prisonniers, j'imaginai de faire construire un pavillon de plus à la maison de mademoiselle de Vernonges : sous le prétexte d'aller visiter et presser les travaux, nous allions sou-

vent dîner au Bourg. Du jardin de ma cousine, nous nous rendions à la grotte; et de-là au souterrain. M. Danerlam nous y accompagnait souvent.

Le procès de M. de Saint-Amand se poursuivait : il avait été admis à faire preuve. Tout était en bon train; par une barbarie du sort, les choses tournèrent bientôt contre nos deux reclus. Madame d'Orival présenta une requête dans laquelle elle alléguait que par haine et par vengeance, son mari cherchait à ternir sa réputation, en l'accusant d'un crime qui ne tendait à rien moins qu'à lui faire perdre l'honneur et la liberté; que c'était en frémissant d'horreur, qu'elle révélait à la justice le motif de cette haine; que depuis long-tems son époux projettait de se défaire du chevalier d'Orival; qu'elle avait été assez heureuse pour le garantir pendant un tems; mais que son époux était enfin parvenu à consommer son crime, et

que tel jour le chevalier d'Orival avait été assassiné par le comte de Vernonges et le marquis d'Orival.

Sur cette plainte, le procureur-général fit décréter nos deux amis. On envoya le décret à Rouen pour obtenir un *pareatis*, et arrêter MM. de Vernonges et Saint-Amand.

M. Danerlam, instruit à tems fit traîner le *pareatis*, et vint nous prévenir de ce nouveau malheur. Il faut sans balancer, nous dit-il, que ces messieurs passent en Angleterre ; rien n'est plus facile, puisque dans la rivière de Caen il y a journellement de petits vaisseaux marchands. Enfin, mesdames, leur sûreté exige qu'ils quittent la France.

Nous allâmes sur-le-champ au souterrain, pour pressentir nos amis. La tristesse répandue sur tous nos traits leur annonça de nouvaaux malheurs : ils nous pressèrent de les leur dire, et nous prièrent de compter

assez sur leur courage, pour croire qu'ils ne succomberaient point sous le poids.

Quand M. Danerlam leur eut rendu compte de la scélératesse de madame d'Orival, ils parurent attérés d'être accusés d'un crime. Rassurez-vous, mes amis, leur dit M. Danerlam; toute leur noirceur retombera sur eux; je ne veux que vous éviter les horreurs d'une prison, et d'être confondus avec des criminels.

J'ai un grâce à vous demander, lui dit Vernonges. Me voici avec un procès sur le corps, dont l'issue peut être incertaine; je serai sans doute long-tems éloigné de ma patrie et de mes bons amis. Les lois de la province dans laquelle nous vivons, sont toutes à l'avantage des femmes; si j'étais marié avant le jugement à intervenir, le tiers de mon bien appartiendrait de droit à ma femme; malgré les condamnations prononcées contre

moi. Ainsi donc, je suis déterminé à rester en France ; à périr s'il le faut dans les prisons, ou je n'en sortirai qu'avec le titre d'époux de Cécilia : je conviens qu'une union formée avec la crainte d'un sinistre avenir, n'a rien de bien séduisant pour une jeune personne, mais je connais le cœur de Cécilia ; je sais qu'il est à moi sans réserve, et je suis convaincu qu'elle supportera mon absence avec plus de courage, si je suis son époux, puisqu'aucune puissance ne pourra s'opposer à ce qu'elle vienne partager mon sort si le destin le rend déplorable.

Cette proposition de Vernonges nous plongea dans un étonnement difficile à rendre. Ma cousine voulut lui faire entendre que la jeunesse de Cécilia et les circonstances s'opposaient impérieusement à sa demande. Cecilia ne lui donna pas le tems de continuer. Vernonges a raison, nous

dit - elle; je suis à lui par les sermens de l'honneur; je pourrais peut-être condescendre à vos raisons si mon ami était heureux; mais le malheur l'accable, moi seule peux l'alléger; j'y suis résolue. Vernonges, vous pouvez partir; je prends l'honneur à témoin que je serai bientôt près de vous; ou, si l'on employait la violence pour m'en empêcher, ma mort ferait repentir mes persécuteurs de leur barbarie.

Les momens sont précieux, reprit M. Danerlam : il faut, mesdames, refuser ou accepter sans balancer; je ne blâme pas autrement Vernonges. Cécilia et lui sont faits l'un pour l'autre. Vernonges est majeur et n'a besoin d'autre consentement que du sien. Cécilia dépend que de sa sœur, qui est sa tutrice ; je crois que Mlle. de Vernonges aurait mauvaise grace de se refuser au bonheur de sa sœur.

Vernonges fort de l'approbation

de M. Danerlam, insista : nous nous joignîmes à lui, auprès de ma cousine, qui donna son consentement.

En Normandie, la majeure partie des contrats de mariage se fait sous signature privée : M. Danerlam rédigea celui de mon cousin et de Cécilia; ils eurent la satisfaction de le signer avant de se séparer.

Il fut convenu que le lendemain au soir MM. de Vernonges et Saint-Amand sortiraient du souterrain; qu'ils se rendraient par une porte du parc au château, et que mon aumônier unirait Cécilia et Vernonges.

Avec de l'or, que ne croit-on pas pouvoir entreprendre? Il est surtout une espèce de gens faciles à séduire avec ce métal.

M. Danerlam fut au bourg trouver le curé; il lui paya grassement la publication des bancs; l'engagea à se trouver avec ses registres la nuit prochaine au château. Tout s'arran-

gea selon qu'il l'avait desiré, et Vernonges devint l'époux de Cécilia.

A la pointe du jour, nous montâmes en voiture, sans aucun préparatif de voyage; nous gagnâmes la première poste: j'emmenai mon cocher avec moi, afin qu'il ne pût pas dire où il nous avait conduit: nous prîmes toutes les routes de traverse, et nous arrivâmes le surlendemain matin à Caen. Heureusement nous trouvâmes un petit bâtiment qui venait charger des laines et des chanvres. M. Danerlam s'aboucha avec le capitaine, qui devait prendre le large à la pointe du jour.

Nous allâmes loger dans un des faubourgs, afin de n'être point aperçus par mes parens, qui habitaient la Place-Royale et la rue St.-Jean.

Le lendemain, lorsqu'il fut question de partir, Vernonges était atteré; il voulait absolument que sa jeune épouse l'accompagnât: mademoiselle

de Vernonges était très-affectée, et pensait bien qu'elle n'avait plus de droits sur sa sœur. Le cœur de Cécilia lui disait qu'il n'y avait de bonheur réel qu'auprès de son époux. Aucun de nous n'aurait eu le courage de s'opposer à son départ, quoique nous désirassions ardemment qu'elle restât en France. Ce fut elle seule qui mit fin à notre inquiétude. Elle embrassa tendrement son époux, et lui dit : Partez, mon ami ; mais partez sans votre Cécilia; il faut céder au tems sans obstination; la certitude que je vous appartiens irrévocablement, me donnera la force de supporter votre absence. Je reste au milieu de nos amis; ce qui doit vous tranquilliser sur mon sort. Vous serez toujours avec nous, quoique absent. Allons, mon ami, du courage! la faiblesse est le partage des lâches, et je rougirais si l'ami de mon cœur pouvait en être soupçonné.

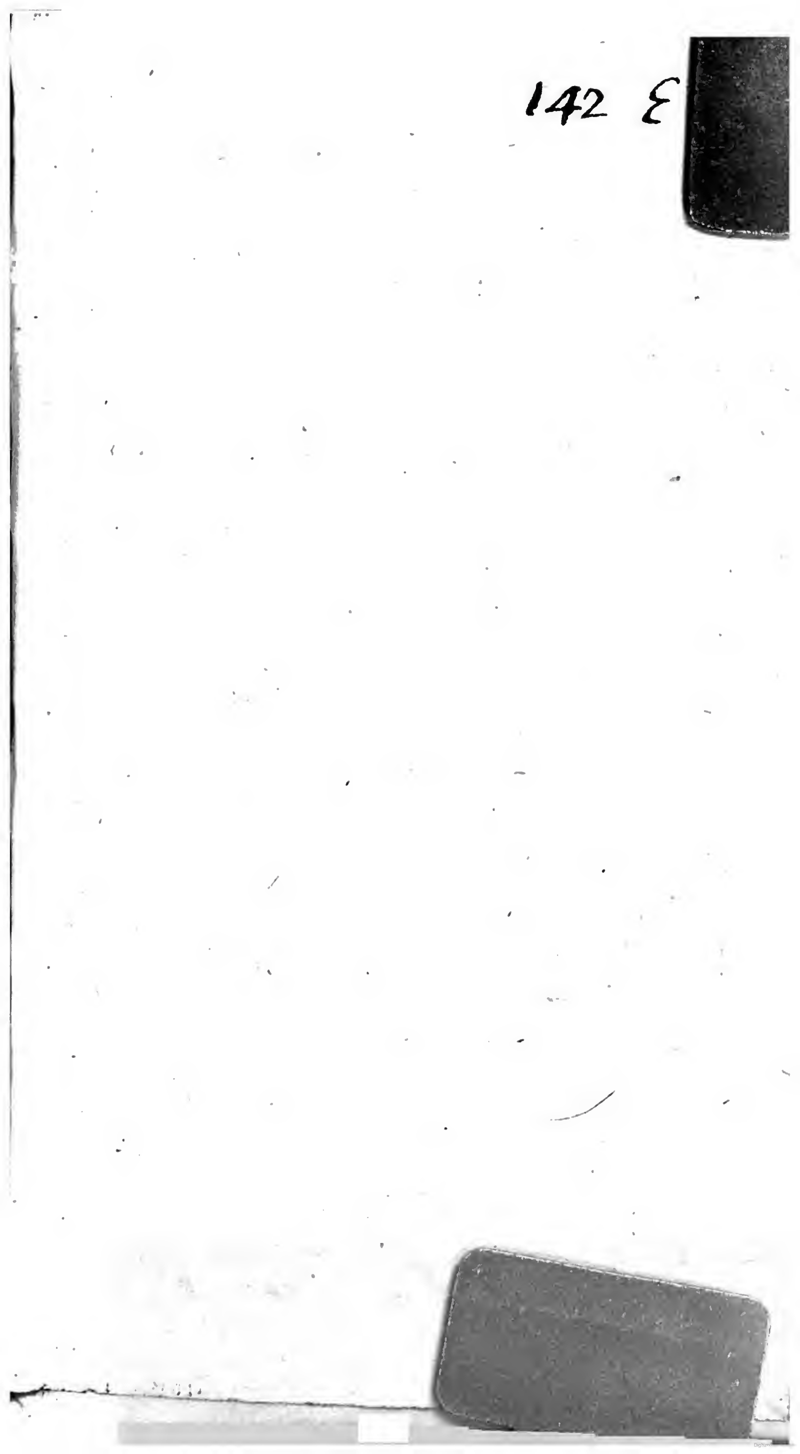
La fermeté de Cécilia en imposa à Vernonges ; il nous quitta avec plus de tranquillité que nous n'eussions dû l'espérer. M. de Saint-Amand nous promit de mettre tout en œuvre pour calmer son chagrin.

Nous ne voulûmes quitter le rivage que lorsque nous aurions tout-à-fait perdu de vue le bâtiment. Ce fut alors que toute la fermeté de Cécilia l'abandonna ; il fallut la porter à notre logement : elle ne reprit l'usage de ses sens que long-tems après.

Rien ne nous engageant à faire un plus long séjour à Caen, nous reprîmes en hâte la route de Lacourie.

Vernonges et M. de Saint-Amand avaient laissés leurs procurations, en blanc, à M. Danerlam ; celui-ci passa quelques jours avec nous pour tranquilliser Cécilia, et aussi désirant être présent lorsqu'on viendrait mettre à exécution le décret de prise de corps.

FIN DU TÔME PREMIER.


142 E

